

12 d 363

ARTISTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

AMBROISE VOLLARD

DE GAS

(1834-1917)

TRENTE-DEUX PHOTOTYPIES HORS TEXTE



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE

MCMXXIV

16135 α



DU MÊME AUTEUR

<i>Paul Cézanne</i> , 8 phototypies	8.50
<i>La Vie et l'Œuvre de Pierre-Auguste Renoir</i> , 51 lithos et 175 dessins en toile, in-4°, sur vélin	330. «
<i>Renoir</i> , 8 phototypies	9. «

EN PRÉPARATION :

Les Réincarnations du Père Ubu.

Le Pot de fleurs de la Mère Ubu.

La Vie de sainte Monique.



ARTISTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

AMBROISE VOLLARD

DE GAS

(1834-1917)

TRENTE-DEUX PHOTOTYPIES HORS TEXTE



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE

MCMXXIV

16135 α

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Copyright by LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}.

1924

DEGAS. — Je ne veux plus de toi !

LE MODÈLE. — Monsieur Degas, vous m'avez toujours dit que je posais bien !...

DEGAS. — Oui, mais tu es protestante et les protestants et les juifs marchent la main dans la main dans l'affaire Dreyfus !

Voici un autre trait de Degas. Allant chez lui, je croise sous la porte cochère M. L..., israélité notoire qui, m'abordant : « Vous allez chez Degas ? Il est là. » Et devant mon air étonné : « Nous ne nous étions plus vus, Degas et moi, depuis l' « Affaire » quand j'ai reçu hier un mot de lui me disant de passer à l'atelier. Il avait appris la mort de ma femme et voulait me dire qu'il me donnerait un portrait d'elle qu'il avait fait autrefois... »

Je trouvai Degas remettant dans un carton un portrait de femme qui me parut très poussé.

— Il faut que j'y donne encore un petit coup...

Mor. — M. L... ne devait pas savoir comment vous remercier...

DEGAS. — Oui... comme ce serait agréable de donner s'il n'y avait pas les remerciements !...

A ce moment, un garçon de magasin entra avec une corbeille de jouets.

DEGAS. — Après-demain les enfants de mon ami J... viendront me souhaiter la bonne année. J'ai été en « sondeur » à la Place Blanche, et voici un premier choix que j'ai fait. Ce soldat est magnifique... Et cette poupée ! L'éléphant est pour moi. On m'a affirmé que c'était de la vraie peau... C'est la trompe qui m'a excité ; voyez comme elle se relève en tirant l'anneau !

J'étais venu chez Degas pour l'inviter à dîner.

— Certainement, Vollard ; seulement, écoutez-moi bien. Il y aura pour moi un plat cuit sans beurre ?... Pas de fleurs sur la table, et à sept heures et demie précises... Vous enfermez votre chat, je sais, et personne n'amènera de chiens ? Et s'il y a des femmes, elles n'arriveront pas avec des parfums ?... Quelles horreurs que toutes ces odeurs !... Quand il y a des choses qui sentent si bon, le pain grillé... Et même une fine odeur de m.. de. Ah !... très peu de lumières. Mes yeux, mes pauvres yeux !

Degas s'était « mis » à ne pas « voir » pour éviter l'obligation de reconnaître les gens. Seulement, il lui arrivait, après avoir demandé son nom à un familier de trente ans : « Ah ! mes yeux ! » d'oublier qu'il ne « voyait » pas et de tirer sa montre.

Un jour, dans son atelier, je lui avais apporté un tableau. Un tout petit morceau de papier s'étant détaché du paquet que je déplaçais, Degas de s'élancer pour le saisir. Il retrouva le « confetti » dans la rainure du plancher et le jetant dans son poêle. « Je n'aime pas le désordre. »

Dois-je dire, pour mon excuse, qu'il y avait de tout dans l'atelier de Degas ; il ne voulait pas que l'on touchât à quoi que ce fût. On trouva chez lui des cahiers de modèles d'écritures et jusqu'à des prospectus.



Mais si Degas ne voulait pas « voir », par contre il voulait entendre, nonobstant une certaine dureté d'oreille ; il disait tous jours qu'on parlait mal et on perdait le bénéfice de toute une soirée pendant laquelle on s'était observé à articuler chaque mot si, en partant, on disait un peu vivement « au revoir ».

Quand Degas, pour échapper aux « raseurs » : — « Degas, vous viendrez à cette soirée chez Mme X qui chante si bien ?... », ne pouvait pas raisonnablement employer le « truc » de ne pas « voir », il répondait : « Cela me donne le vertige. »

Je disais un jour à Renoir, qui se plaignait d'être la proie d'un tas de gens :

— Faites comme Degas, dites que cela vous donne le vertige.

— Oui..., fit Renoir, mais si vous croyez qu'on vous lâche comme ça...

Et, abaissant les yeux sur ses pieds qui lui refusaient depuis longtemps tout service :

— Degas, lui, il a des jambes.

Et toutes ces manies, toutes ces réparties de Degas, qui ne trompaient personne, fortifiaient une réputation d'original, voire de tyran, aux yeux de gens qui trouvent tout naturel d'imposer à un vieillard de « traîner » dans des expositions de peinture, de dîner à des neuf heures du soir, d'absorber des plats avec des sauces à la farine et enfin de manger sur une table qui semble un éventaire de fleuriste, parce que cela se fait ainsi dans le « grand monde ».

Degas me disait un jour : « Je me souviens d'un dîner chez un monsieur Lambert, un marchand de soieries. Il avait dit à Guillemet qui était un ami de la maison : « Voilà trente louis, toi qui vas dans les ateliers, tâche de me faire faire une bonne affaire. » Guillemet alla droit chez Corot, et sortant les trente louis : « Est-ce que vous voudriez donner quelque chose pour mon ami Lambert ? » — « Il est généreux votre ami » dit Corot. « Trente louis d'un coup ! Je vais lui donner quelque chose de bien... »

MOI. — Aujourd'hui, si on allait chez le moins cher des « jeunes maîtres » avec trente louis en poche...

DEGAS. — Guillemet emporta deux Corot. Lambert, confiant, les trouva très beaux et demanda à Guillemet s'il ne pourrait pas amener Corot à dîner chez lui pour fêter les cadres en or qu'il mettrait aux tableaux. Corot accepta, mais, ajouta-t-il, « on sait mon heure : six heures. » Et moi quand je dis sept heures et demie... J'avais été invité aussi ; on nous avait prévenus qu'il y aurait une surprise au dessert. Et après qu'on eut mangé une glace aux framboises, la porte au fond de la salle s'ouvrit et on vit entrer deux petits « rats » du Théâtre de l'Opéra dont Lambert était un abonné. Elles exécutèrent quelques pas et, ensuite, venant vers Corot, lui mirent sur la tête une couronne de roses. Corot les prit sur ses genoux et les embrassa. Pendant qu'elles dansaient, j'ai fait un croquis. A huit heures, suivant son habitude, Corot se retira pour aller se coucher. Moi, j'allai chez l'imprimeur

Cadart et je mis mon croquis sur cuivre. C'est bien agréable d'avoir sa soirée après dîner... Enfin puisqu'aujourd'hui on ne peut pas dîner avant des sept heures et demie...



J'expliquai à Degas que l'on en était venu à dîner de plus en plus tard, parce que chaque dame croyait qu'elle manquerait son entrée si elle n'arrivait pas la dernière. Et je hasardai quelques considérations sur les femmes et sur la mode. Degas me prit le bras : « Je vous en prie, Vollard, ne dites pas de mal de la mode. Vous êtes-vous jamais demandé ce qui arriverait s'il n'y avait pas la mode ? A quoi les femmes passeraient leur temps ? De quoi parleraient-elles ? Ce que la vie deviendrait impossible pour les hommes ! C'est-à-dire que si les femmes voulaient s'évader des règles de la mode — heureusement qu'il n'y a pas de danger — il faudrait que le gouvernement y mit bon ordre. »

C'est que personne plus que Degas ne croyait à la nécessité d'une espèce de discipline dans tous les actes de la vie, besoin qui semble ridicule aujourd'hui... Mais Degas se flattait d'être d'une autre époque, une époque où il y avait de l'ordre dans le monde, une époque où chacun se tenait à sa place. C'est ainsi qu'il se jugeait légitimement offensé si quelqu'un, sans y être invité, lui tendait la main avec un « Bonjour Maître ! » Et on s'étonnait quand il sortait ses griffes !

Une seule fois, Degas resta coi. S'étant rencontré avec le peintre-douanier Rousseau, celui-ci candidement :

— Eh bien, monsieur Degas, ça va-t-il, la vente, comme vous voulez ?...

Degas était une après-midi à mon magasin lorsque Mirbeau entra. Il tenait en laisse son chien, le fameux Dingo ¹. Je m'attendais à un échange de traits d'esprit entre Mirbeau et Degas, mais celui-là était comme gêné par cette espèce de domination que Degas exerçait autour de lui ; Degas, de son côté, se tenait sur la réserve. De part et d'autre, quelque mots à peine. Tout à coup Dingo, profitant d'un moment d'inattention de son maître, tira sur sa laisse et, s'étant échappé, monta l'escalier de l'entresol.

Mirbeau n'était pas sans montrer de l'inquiétude :

— Comment faire pour le rattraper ?... Il va me mordre...

Et devant mon air étonné :

— Le dingo, sitôt qu'il ne se sent plus tenu par son maître, dans un endroit qu'il ne connaît pas, redevient sauvage. J'ai lu une nouvelle là-dessus : Un homme allait à cheval dans la pampa tenant en laisse un dingo ; le cavalier étant tombé, le chien se jeta sur lui et l'étrangla... Et ce poulailler en cœur de chêne que mon chien a brisé comme un fêtu de paille... ² Et le mouton d'Irène ² dévoré tout vivant... »

Je me rappelai soudain que la bonne était à l'entresol, je la voyais déjà se débattant sous le dingo, quand elle parut tenant le chien :



— Cette bête était tout effrayée de se trouver seule...

— N'est-ce pas qu'il est beau mon Dingo, fit Mirbeau à Degas ?

Degas eut un petit rire qui voulait être aimable. Un silence se fit.

Je me mis à raconter à Mirbeau un tour qu'un notaire venait de jouer à son client. Mirbeau se leva tout effrayé : Les notaires font ça ?... Et moi qui ai des fonds dans une étude !... Excusez-moi, je m'en vais.

MOI. — Vous avez dit vous-même que dans votre Dingo vous dénonciez les crimes des notaires...

MIRBEAU (avec un geste agacé). — Si quand on écrit, il fallait...

Degas était déjà parti. Mirbeau en me quittant : « Il avait l'air content, Degas, de me revoir. »

Lorsque je revis Degas, je prononçai le nom de Mirbeau.

— Mirbeau ? fit Degas, je l'ai connu il y a bien longtemps, je ne le reconnaîtrais pas... Il écrit, n'est-ce pas ?...

Mais ce n'était pas à dire que Degas fût insensible à toute littérature. Pendant qu'il déjeunait, sa vieille bonne Zoé lui lisait la Libre Parole, celle du temps de Drumont. Degas reprochait seulement à Zoé de lire sans accent. En plus de la Libre Parole, Degas prenait le Figaro du lundi, qu'il collectionnait pour les dessins de Forain.

La vie de Degas était réglée comme un Papier de musique ; c'était l'atelier du matin au soir. Quand ça venait bien, il fredonnait quelque chose, généralement un air ancien ; on entendait sur le palier des bouts de chansons :

Sans chien et sans houlette
J'aimerais mieux garder cent moutons dans un pré
Qu'une fillette
Dont le cœur a parlé.

Il arrivait à Degas de blaguer ses modèles : « Tu es un cas très rare, tu as les fesses en forme de poire, comme la Joconde », disait-il à une petite, qui, au comble de l'orgueil, allait partout montrer ses fesses.

Mais s'il se laissait aller à l'atelier à un langage familier, Degas, par ontre, ne passait pas à ses modèles la plus légère incartade.

Un jour, l'une d'elles (un modèle auquel Degas tenait beaucoup) ayant protesté pendant qu'elle posait : « Ça mon nez, monsieur Degas ? Je n'ai jamais eu le nez fait comme ça ! » Le modèle fut mis dehors incontinent, ses vêtements jetés derrière elle. Ce fut sur le palier qu'elle se rhabilla.

De temps à autre, Degas invitait un ami à dîner.

— Vous mangerez de la confiture d'oranges de Zoé.

Et Zoé, qui n'ignorait pas combien ses confitures étaient prisées, abusait de la situation. La première fois que j'allai chez Degas — c'était à l'heure du déjeuner qu'on pouvait le plus facilement le voir — voilà que le peintre, avec une voix un peu rude :



— Zoé, ce soir j'aurai quelqu'un à dîner.

— Non, Monsieur, vous irez au restaurant avec votre ami ; ce soir, je ne veux pas de vous.

La figure de Degas s'était faite sévère ; avec sa réputation de méchant homme, je me disais : « Il va battre Zoé ! »

Celle-ci continuait sans s'émouvoir :

— Aujourd'hui je fais mes confitures, je ne veux pas être dérangée !...

— Bon, bon, se borna à faire Degas.

Et quand Zoé eut passé dans la cuisine :

MOI. — Vous savez, monsieur Degas, qu'on vous croit méchant ?

DEGAS. — Je veux qu'on me croit méchant !

MOI. — Mais vous êtes bon ?

DEGAS. — Je ne veux pas être bon !

Zoé avait apporté le saladier. Degas faisait lui-même la salade ; le dosage de l'huile était un rite. Cette fois, l'huilier était vide.

— Et cette huile ? fait Degas.

— J'y vais, Monsieur, le marchand est à côté.

Zoé revint un quart d'heure après.

DEGAS. — Passez-moi donc l'huile.

Alors Zoé :

— J'y retourne, Monsieur. C'est le vinaigre que j'avais pris.

Degas ne broncha pas ; et quand la bonne fut sortie :

— Pauvre Zoé !

— Et avant Zoé ? demandai-je.

DEGAS. — Avant Zoé, j'avais Sabine. Elle aussi savait très bien faire la confiture d'oranges.

C'est à Sabine que Degas avait dit un jour : « J'aurai des amis qui viendront passer la soirée, il faudra avoir des choses à boire. »

Donc Sabine, ce soir-là, en plus de la camomille traditionnelle de son maître, avait préparé une autre boisson.

Qu'est-ce que vous nous donnez-là, Sabine ? finit par s'informer un des invités.

Alors Sabine :

— N'est-ce pas que c'est bon ? Mon sieur m'avait dit qu'il fallait faire quelque chose de bien, j'ai été acheter de la boisson au marchand de coco et je l'ai fait chauffer avec du sucre.

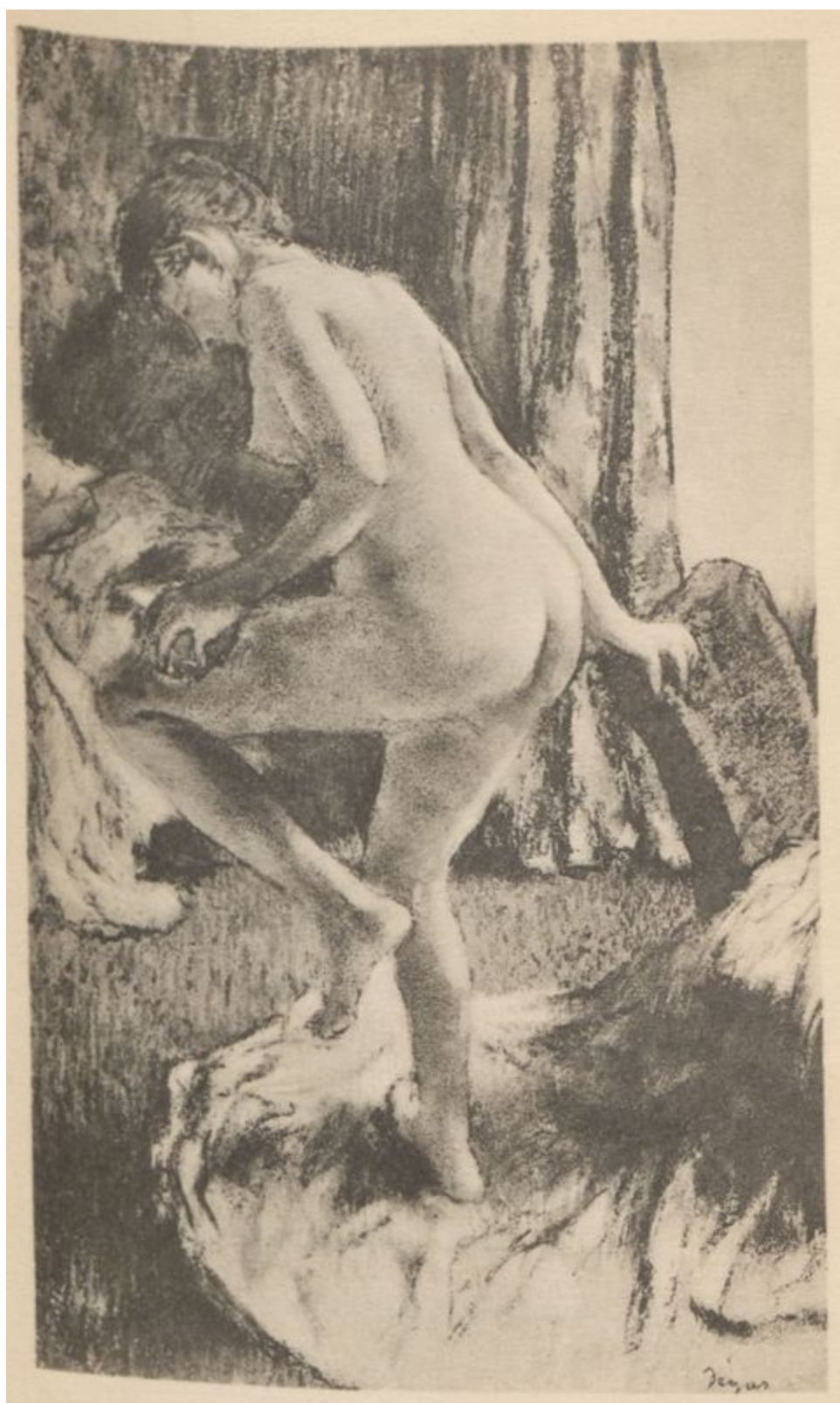
Evidemment, les soirées de Degas ressemblaient pas à celle qu'organisa jour en son honneur la baronne Cl. T... Comme, au départ, un valet

appelait : « Les gens du prince de G... ! Les gens de l'ambassade d'Angleterre... ! Les gens de... »

— Mais, dit une dame, qui n'ignora pas quel personnage important était Degas on oublie les gens de monsieur Degas !

— Les gens de monsieur Degas, le peintre, c'est Zoé. Elle dort depuis huit heures.

C'est presque un lieu commun, la « haine » de Degas pour la femme. Personne, au contraire, n'a autant aimé la femme, mais une espèce de pudeur où il y avait comme de la peur l'éloignait des femmes ; c'est ce côté « janséniste » de sa nature qui explique Cette sorte de cruauté qu'il mettait à représenter la femme occupée aux soins de sa toilette intime.



Un autre lieu commun quand on parle de Degas, la « roserie » de ses mots. On n'a pas voulu voir le côté « sensible » de sa nature.

Une maman grondait sa petite fille qui avait fait des fautes d'orthographe dans sa Page d'écriture.

Et comme l'enfant disait :

— Qu'est-ce que cela peut faire, des fautes d'orthographe ?

— Comment, qu'est-ce que cela peut faire ? Cela fait beaucoup ; n'est-ce pas, monsieur Degas, que c'est très vilain une petite fille qui fait des fautes d'orthographe ?

— Très vilain ! approuva Degas. Puis, comme la mère s'éloignait, Degas à l'enfant :

— Qu'est-ce que tu aimerais mieux savoir mettre l'orthographe et ne pas avoir de crème, ou bien faire des fautes d'orthographe et avoir de la crème ?

LA PETITE ÉCOLIÈRE (sans hésitation)

— J'aime mieux faire des fautes d'orthographe et avoir la crème !

— Eh bien ! dit Degas, moi aussi.

Une fois, à dîner chez des amis, Degas avait raconté une histoire des temps passés à Jean-Loup Forain, le fils du peintre.

Et comme l'enfant émerveillé : « Etiez-vous là, monsieur Degas ?

— Non, répartit Degas, mais ma nourrice, qui m'a raconté cette histoire, m'a assuré qu'elle y était.

Combien ce Degas-là, le vrai Degas, est différent du terrible homme que la légende représente détestant les enfants à l'égal des chiens, des chats et des fleurs, et comme un enfant tapait sa fourchette sur son assiette, s'écriant avec une telle brusquerie : (Qu'est-ce que c'est que ça ? » que l'enfant épouvanté, le visage devenu tout blanc, vomissait son déjeuner à travers la table.

Cette bonhomie qui était le fond de la nature de Degas, il la conservait en toute circonstance. Un soir, en traversant le parc Monceau pour aller dîner chez M. Rouart, il se prend les pieds dans les fils de fer qui entourent les pelouses et un passant s'étant indigné : « Ces fils de fer qu'on met là tout exprès pour faire tomber les promeneurs... » (Non, fait Degas, c'est pour arrêter les gens qui vont déposer des statues sur les pelouses. »

Les cas exceptés où l'on attaquait devant Degas l'ordre des choses établies, ou la peinture, ses mots les plus méchants n'allait pas au-delà de

cette répartie à Bonnat qui lui faisait voir un tableau d'un de ses élèves représentant un guerrier qui tirait de l'arc.

— Comme il vise bien, n'est-ce pas, Degas ?

— Oui, il vise une médaille.

Ou encore ce mot à un critique d'art, M. S... ; un jour que tous les deux nous accompagnions Degas au Salon. « Voyons, mon ami, le bleu n'est pas dans l'encrier, il est dans le tube. »



Nous étions arrivés au Salon. M. S..., conduisit Degas devant un portrait de Femme avec des fleurs à son corsage.

Et Degas : — Il a beaucoup de talent, Fantin-Latour, mais je parierais qu'il n'a Jamais vu de fleurs au corsage d'une femme.

Degas ne manquait pas une occasion de proclamer que Carrière était un grand peintre. Cette fois-là, en passant la revue des toiles exposées, et devant les Carrière que lui faisait admirer le critique d'art :

— Je ne vois pas assez clair aujourd'hui.

Degas s'arrêtait devant chaque tableau. Au bout d'un instant :

— Et dire que pas un de tous ces peintres ne s'est jamais demandé ce qu'il fallait faire en peinture !

LE CRITIQUE D'ART. — Qu'est-ce qu'il faut faire ?

DEGAS. — Si je le savais, il y a longtemps que je l'aurais fait. J'ai passé toute ma vie à « essayer ».

Tout à coup :

— Monsieur Degas !

C'était Vibert, le peintre bien connu des Cardinaux.

— Il faut que vous veniez voir notre exposition d'aquarelles !

Ici Vibert loucha sur le vieux macfarlane de Degas.

— Vous trouverez peut-être nos cadres, nos tapis, un peu riches, mais, enfin, la peinture, n'est-ce pas un objet de luxe ?

— La vôtre, riposta Degas. La nôtre, c'est des objets de première nécessité.

Je me rappelle une promenade avec Degas sur les grands boulevards. Partout des devantures crevant de camelote dorée...

DEGAS. — Avant l'affaire Dreyfus, on ne connaissait pas cela ; vous verrez qu'on en arrivera à pleurer d'attendrissement devant un magasin avec des parapluies en montre. Tenez, cette boutique de parapluies, justement, a quelque chose de bien français, je vais entrer là acheter une canne.

Nous entrons, et l'on présente à Degas deux cannes de même bois et de même monture ; l'une avait en plus le manche orné d'un soutaché de cuir. C'était la moins chère.

DEGAS (au marchand). — Pourquoi la canne où vous avez le cuir en moins est-elle la plus chère ?... Elle est de meilleur goût que l'autre...

LE MARCHAND. — Monsieur, le bon goût se paie.

Degas sortit tout rêveur.

— Qu'est-ce qui nous tirera de là ? Nous sommes dans la maison à l'envers. C'est comme l'autre jour, je vois la petite fille d'un de mes amis armée d'une boîte à couleurs. Mettre de pareils outils dans les mains d'un enfant !



Un jour que j'étais avec Degas rue de la Chaussée d'Antin, en passant devant un grand magasin : « Je vous quitte, dis-je à Degas, je vais acheter

un jouet..., Avec sa méfiance des Juifs, toujours en éveil :

— Comment, dans un magasin de juifs ? Alors que vous avez à deux pas un autre grand magasin, des catholiques qui vont vous vendre de la marchandise honnête et à meilleur marché... ?

Et sous l'œil de Degas je me dirigeai chez les catholiques ; je demande une locomotive à vapeur.

— C'est une spécialité, nous devons la faire venir de chez le fabricant, ça fera quinze jours.

— Et devant un geste que j'esquissais :

— Je sais bien, continua l'employé, que c'est dans neuf jours le premier de l'an, mais ce n'est pas moi qui ai établi les délais de livraisons du Chemin de fer.

Je ne donne pas la commande et je passe à tout hasard au magasin des Juifs. On me dit aussi qu'il faut faire venir la locomotive de chez le fabricant. « D'ordinaire nous demandons quinze jours, mais comme ça arriverait après le premier de l'an, nous nous arrangerons pour faire venir par grande vitesse. »

Quelques temps après, je retrouve Degas dans un salon. Dès qu'il m'aperçut :

— Sans moi, l'autre jour, Vollard se faisait voler chez des Juifs !

On parlait devant Degas de la révolution de 1848.

— Vous étiez bien jeune alors, monteur Degas, dit quelqu'un.

Alors Degas :

— Je me rappelle surtout un fait que nous a rapporté mon père, comme il rentrait à la maison un des jours d'émeute. Des gens tiraient sur la troupe. Un passant s'approche d'un homme qui n'arrivait pas à toucher son but ; il lui prend le fusil des mains, vise un soldat qui tombe et comme il rendait l'arme à son propriétaire, celui-ci eut un geste comme pour lui dire : « Continuez, vous vous en servez si bien. » Et l'autre : « Non, ce n'est pas dans mes opinions. »

Degas se plaisait à ces récits du passé.

Comme on discutait de l'embarras dans lequel avait été mis un galant homme qui, se trouvant avec deux dames, l'une d'elles :

— Si un danger de mort se présentait et que vous ne puissiez sauver que l'une de nous deux ?...

Alors Degas :

— Mme de Staël était un jour en barque sur le lac Léman avec Mme de Récamier et Benjamin Constant, quand un des rameurs : « Ce nuage à l'horizon nous annonce un gros temps. »

« Dites, Benjamin, fit Mme de Staël, si nous faisons naufrage, qui de nous deux sauveriez-vous ? »

Et Benjamin Constant à Mme de Staël : « Vous, vous devez savoir nager. »



Etant un jour avec Degas, nous croisons M. Michel L..., un peintre que Degas connaissait de longue date. Degas détourna la tête.

—Croiriez-vous, nous avons fait un échange de toiles et j'ai retrouvé la mienne chez un marchand. Le lendemain, je lui ai rapporté la sienne.

MOI. — Qu'est-ce qu'il a bien pu dire Pour expliquer cette vente ? Ce n'est pas le besoin, un homme qui achète des Watteau !

DEGAS. — Je n'ai pas cherché à le voir, j'ai posé la toile à sa porte près de la boîte à lait.

Un autre des amis de Degas, le peintre D..., avait reçu de lui un pastel en cadeau. Un jour, il le vend. Se trouvant plus tard nez à nez avec Degas, qui, pour ce fait, ne voulait plus le voir, l'autre se lance dans des explications :

— Vous savez, Degas, j'ai eu beaucoup de dépenses, j'ai marié ma fille...

Alors Degas :

— Je ne sais pas, Monsieur, pourquoi vous me racontez vos histoires de famille ! Je ne vous connais pas, moi !

On a souvent fait grief à Degas de sa « dureté » envers les autres.

« Si je n'étais pas comme je suis avec les gens, disait-il, je n'aurais plus une minute à moi pour travailler. Mais, par nature, je suis timide, je dois toujours me forcer... »

Cette idée d'un Degas devant faire violence à sa timidité dans ses rapports avec Ses semblables est bien faite pour étonner le public. Dans une lettre écrite à un de Ses amis, Degas a dévoilé son état d'âme :

« Ici je vais vous demander pardon
« d'une chose qui revient souvent dans
« votre conversation et plus encore dans
« votre pensée, c'est d'avoir été au cours
« de nos longs rapports d'art, ou d'avoir
« Semblé être dur avec vous. Je l'étais sin-
« gulièrement pour moi-même, vous devez
« bien vous le rappeler puisque vous avez
« été amené à me le reprocher et à vous
« étonner de ce que j'avais si peu de con-
« fiance en moi. J'étais ou je semblais dur
avec tout le monde, par une sorte d'en-
« traînement à la brutalité qui me venait
« de mon doute et de ma mauvaise humeur.

« Je me sentais si mal fait, si mal outillé,
« si mou, pendant qu'il me semblait que
« mes calculs d'art étaient si justes. Je bou-
« dais contre tout le monde et contre moi.
« Je vous demande bien pardon si, sous le
« prétexte de ce damné art, j'ai blessé votre
« très noble et très intelligent esprit, peut-
« être même votre cœur. »

— Monsieur, dit un jour Zoé, il est venu, pendant que vous n'étiez pas là, M. L...

DEGAS. — L..., il est trop laid pour que je ne m'en méfie pas. Zoé, ne le laissez pas entrer quand il reviendra. Il faut que je l'interroge avant.



Quand L... fut revenu, Zoé le fit attendre dehors, et Degas, entr'ouvrant la porte : « Etes-vous pour Dreyfus ? »

Dois-je dire que, sitôt affirmée sa foi nationaliste, L... fut admis à entrer. Degas lui demanda des nouvelles de sa santé, s'informa de sa femme, de sa fille...

Et l'on vient parler de l'insociabilité de Degas !

Mais que dire du « toupet » du public dans ses rapports avec les artistes ? Ces gens qui, reçus chez un peintre, se mettent à ouvrir les cartons, à

prendre les toiles en main...

Il va sans dire que Zoé ne laissait pénétrer personne dans des pièces où étaient pêle-mêle tableaux et cartons bourrés de dessins.

Et les visiteurs, ne pouvant forcer la consigne de l'appartement n'osaient-ils pas monter à l'atelier !

Un jour que j'y étais allé prendre un tableau — il faisait un temps exceptionnellement favorable à peindre — voilà qu'on entend sonner ; c'était quelqu'un qui venait présenter ses souhaits de bonne année, et demandait s'il ne pourrait pas faire monter un ami resté en bas dans la voiture...

— Pas à cette heure, répond Degas, mais à une heure et demie de l'après-midi, avant que je ne commence à travailler, on quand il fait nuit !

Une fois l'autre parti :

— Moi aussi, monsieur Degas, je pourrai vous amener des personnes à ces heures-là ?

— Si vous voulez, Vollard.

Un amateur m'avait dit depuis longtemps combien il serait heureux de voir l'atelier de Degas. Fort de l'autorisation du peintre :

— Je vais vous conduire chez Degas.

L'autre ne se tenait pas de joie :

— Vous permettez, je vais « apporter » un ami avec moi.

Je n'osai pas dire non, lorsque arriva encore quelqu'un. Mis au courant de la visite projetée :

— J'irais volontiers avec vous.

Devant mon air gêné :

— Je connais très bien Degas.

Cela faisait déjà quatre ; l'un des visiteurs amena sa femme, un autre deux amis, si bien que nous étions sept en arrivant chez le peintre.

Degas venait de se lever de table ; j'entrai le premier, les autres restèrent sur le palier. Quand je lui eus annoncé les visites, il ouvrait déjà la bouche pour m'« attraper », mais l'homme si courtois qu'était Degas ne voulut pas laisser attendre à sa porte ; il me dit seulement en allant ouvrir :

— Je passerai à votre magasin après ma séance, j'aurai à vous parler.

Je dois à la vérité de dire que le premier contact de Degas avec ses « hôtes » fut plutôt froid, mais je détournai de nous sa mauvaise humeur en disant que nous avions vu, en passant, une exposition de « plein air » chez Durand-Ruel.

— Ne me parlez pas des impressionnistes, s'écria Degas, il faudrait les...

Et, prenant une canne des mains de l'une des personnes présentes, il mit en joue. Mais relevant tout de suite vers le plafond son fusil de bois qui se trouvait viser le Portrait de M. Leblanc :



— Un peu plus, j'allais fusiller Ingres !...

UN DES VISITEURS. — Monsieur Degas, à cette exposition chez Durand-Ruel, il y a aussi des tableaux de Monet ?

DEGAS. — J'y ai même rencontré Monet, je lui ai dit : « Je m'en vais, tous ces reflets d'eau me font mal aux yeux... » Et il me semblait que c'était plein decourants d'air ; un peu plus je relevais le col de mon veston.

MOI. — On avait dit que vous étiez mal avec Monet ?

— Oui, fit Degas, depuis l'« Affaire »... Je me suis remis avec lui pour la circonstance.

UN AUTRE DES VISITEURS. — Cependant, monsieur Degas, quand vous peignez une composition en plein air, cette Plage chez M. Rouart ?

DEGAS. — C'est bien simple, j'ai étendu mon gilet de flanelle par terre dans l'atelier, j'ai assis mon modèle dessus... Voyons, l'air qu'on respire dans un tableau, ce n'est pas la même chose que l'air qu'on respire dehors !

Lorsque nous quittâmes Degas je n'étais pas très rassuré ; cette visite qu'il m'avait annoncée ne me disait rien qui vaille ; aussi cherchai-je à le gagner. Je mis en montre dans mon magasin La petite fille au canapé bleu de Mary Cassatt dont Degas, comme on sait, aimait tant le talent. A la première exposition d'impressionnistes il avait demandé à Mlle Cassatt de faire un échange de la toile qu'elle avait exposée contre le plus beau de ses « nus ».

Degas affectionnait particulièrement La petite fille au canapé bleu, car ce tableau avait été peint sous ses yeux et il n'avait pas ménagé ses conseils pour la « mise en page ».

Degas était le plus précieux des conseillers.

Gervex me racontait que pendant qu'il peignait sa Leçon d'anatomie, Degas lui dit :

— Mais ce carabin qui prend des notes quand le professeur parle, où as-tu vu cela ? Il roule une cigarette.

Et ce fut le succès du tableau.

De même, quand Gervex fit son Rolla, Degas étant venu voir le tableau, dit au peintre :

— Il faut qu'on comprenne que « ta » femme n'est pas un modèle. Où est la robe qu'elle a quittée ? Mets donc un corset par terre !

La toile fut refusée au Salon pour inconvenance.

— Tu vois, dit Degas à Gervex, on a compris que c'est une femme qui se déshabille.

Degas ne manqua pas de me faire la visite dont il m'avait « menacé » quelques instants auparavant. Comme je m'y attendais, en arrivant à mon magasin, il s'arrêta devant le Cassatt :

— Elle a tellement de talent !... Je me souviens quand nous avons fondé ensemble Le jour et la nuit... ³ Ce que j'étais pris par la gravure ! Tous ces essais que j'ai faits... Avec le cuivre on obtient des choses extraordinaires ! Mais personne ne veut vous aider !



MOI. — Monsieur Degas, la moindre eau-forte de vous...

DEGAS. — C'était autrefois que cela m'intéressait, quand les gens n'en voulaient pas.

Les yeux de Degas s'étaient portés sur une toile de Gauguin.

— Pauvre Gauguin ! Sur son île, là-bas, il doit penser tout le temps à la rue Laffitte. Je lui avais conseillé d'aller à la Nouvelle-Orléans, mais il trouvait que c'était trop civilisé. Il lui faut des gens avec des fleurs sur la tête et un anneau dans le nez... Moi, quand j'ai seulement quitté mon atelier depuis deux jours...

MOI. — Vous connaissez la Nouvelle-Orléans ?

DEGAS. — J'y ai fait un voyage. J'ai des parents là-bas. (Degas se mit à rire.) Je pense à un nègre qui était sur la propriété de ma famille, un nègre

qui s'appelait Fontenelle. Croyez-vous qu'on lui avait collé un beau nom à cet animal-là ? Et il n'était pas encore content ! Lorsqu'on entendit le coup de canon qui annonçait la suppression de l'esclavage, « Fontenelle » prit sa course vers la ville où il se fit imprimer des cartes de visite portant le nouveau nom qu'il avait pris :

CHARLES BRUTUS,
Homme de couleur libre.

Et puis, bien entendu, le nouvel homme libre se hâta de retourner chez son maître Pour ne pas manquer l'heure de la soupe.

Degas avait posé la main sur le bec de cane de la porte. Au moment de sortir, il se retourna : « C'est curieux, j'avais quelque chose à vous dire... » Je me gardai bien de lui faire souvenir que ce « quelque chose » c'était d'avoir amené tous ces gens à son atelier.

Une personne faisait de Degas tout ce qu'elle voulait, la fille d'un de ses amis, Mlle Louise Braquaval. « Loulou, la terrible Loulou », comme il disait.

Degas, un jour, à Abbeville, avait aperçu un peintre devant sa toile au milieu d'un marché. S'approchant :

— Vous êtes le peintre des « intimités de plein air »...

C'était M. Braquaval.

La famille Braquaval passait la belle saison à Saint-Valéry-sur-Somme. Je me rencontrai un jour chez eux avec Degas. Je me rappelle que Degas avait entrepris de photographier la lune, mais elle « bougeait ».

Degas aimait venir surprendre les Braquaval à Saint-Valéry. Il arrivait généralement dans le courant de la journée et repartait le lendemain.

Un jour qu'il faisait un temps épouvantable :

« Vite, près du feu, dit-on à Degas, en attendant qu'on chauffe votre chambre. »

Comme la pluie redoublait :

— Ce ne serait pas prudent à moi de rester, il fait trop mauvais ; mon médecin m'a recommandé de me méfier des gripes de province.



Une autre fois (Degas avait près de quatre-vingts ans), à Saint-Valéry, pendant l'hiver, les épaules couvertes d'un châle, emmitouflé dans son cache-nez, tout frileux, s'étant engagé sur le pont de la rivière, il s'appuyait à la balustrade qui fléchissait, regardant l'eau couler. Et devant l'émoi qu'on montra :

— Oh ! je sais nager.

Ce qui plaisait surtout à Degas à Saint-Valéry, c'était d'être moins exposé qu'à Paris à s'entendre appeler « maître ». Mais il devait trouver qu'en province on n'était tout de même pas assez « au courant ».

En passant devant un chapelier, Degas avait aperçu dans la vitrine une magnifique casquette à trois ponts. S'arrêtant :

— Il faut que je me paie cette casquette-là.

Il entre, et comme on attendait une troupe qui devait donner Cyrano de Bergerac, le marchand aimablement :

— Je vois ce que c'est, Monsieur, c'est vous qui faites Cyrano.

Un journaliste de province ne devait pas faire une méprise moins forte. Degas étant allé voir les Ingres à Montauban et ayant emmené le sculpteur Bartholomé avec lui, un journal du lieu n'annonça-t-il pas : « Nous avons dans nos murs le plus grand sculpteur de Paris ; il est accompagné d'un de ses amis, M. Degas, un peintre montmartrois. »

J'ai eu le grand plaisir de dîner quelquefois à Paris avec Degas chez les Braquaval dans leur si agréable demeure du quai de la Tournelle.

Mlle Louise Braquaval adorait les bêtes, toutes les bêtes, et Degas n'en pouvait souffrir aucune ; les chiens surtout le mettaient hors de lui.

Avant l'arrivée de Degas, on enfermait les animaux. Si on oubliait de le faire, on entendait tout à coup, dans l'antichambre, des coups de parapluie, suivis de cris de chiens ; tout le monde s'écriait alors :

« Voilà Degas ! » Mais, au milieu du repas,

« Loulou » était tellement tourmentée de ses bêtes qu'elle faisait signe à la bonne de les lâcher, puis feignait de les gronder ; mais la réprimande n'avait jamais de suite et Degas était bien forcé d'admirer le chat persan et d'accepter les caresses des chiens.

On a vu qu'une chose déplaisait à Degas, au moins autant que les chiens et les chats : les fleurs sur la table en mangeant.

Un soir qu'il devait dîner chez les Forain, une petite cousine de la maîtresse de la maison avait cru « avantager » la table avec un bouquet de roses.

Degas va dans la salle à manger avant le dîner, voit le bouquet, l'enlève de la table et, allant droit devant lui à travers les pièces, ne s'arrête qu'au gros mur de la maison. Il dépose par terre le bouquet...

— Ah ! mon Dieu, et mon bouquet ?

C'était la cousine qui revenait. Elle cherche partout, finit par retrouver le bouquet et le remet à sa place.



Degas, entrant dans la salle à manger au bras de la maîtresse de la maison et retrouvant « ses » fleurs, plante là tout le monde... On court après lui, on

le rattrape, et il ne fallut rien moins qu'une amitié de toujours avec les Forain pour que le « vieux serpent, (Degas acceptait d'être ainsi appelé par Mme Forain) consentît à revenir.

Quand Degas eut dépassé soixante-dix ans, le médecin s'avisa de trouver que l'air de l'atelier ne valait rien pour lui.

— Il faut vous forcer à sortir, et Puis cela vous distraira.

— Mais, mon ami, si cela m'ennuie, moi, de me distraire ?

N'importe, la Faculté avait parlé. Degas décida de prendre l'air deux ou trois heures par jour, et ce qu'il appelait prendre l'air c'était monter dans l'intérieur de l'omnibus le plus proche, et, arrivé au point terminus, sauter dans un autre omnibus et puis dans un troisième...

On peut penser, étant connue l'antipathie de Degas pour les fleurs, à quel point ces sorties en omnibus lui étaient désagréables les dimanches en été, avec cette « rage » des Parisiens de rapporter des bouquets de la campagne. Degas faisait ces jours-là sa « promenade hygiénique » au milieu de touffes de lilas et de roses.

Il me disait un jour le bien-être qu'il avait éprouvé d'une promenade en voiture découverte à la campagne, le bon air qu'on respire.

— Monsieur Degas, ne pus-je m'empêcher de dire, pourquoi n'avez-vous pas votre voiture ?

Il me regarda avec une stupéfaction où l'on pouvait voir un peu de colère :

— Moi, acheter une voiture ! Vous voulez qu'un artiste aille en équipage !...

Avec la difficulté que Degas avait à quitter son atelier, je ne fus pas peu surpris quand il m'annonça qu'il allait passer une quinzaine de jours à la Queue-en-Brie, chez son ami, M. Henri Rouart.

— Cela va me faire faire quelques paysages. Vous viendrez me voir ?

Je ne manquai pas de me rendre à cette invitation.

Lorsque je fus à la Queue, sur les indications du jardinier de M. Rouart, j'arrivai à un pavillon et sur le pas de la porte je vis un vieil homme avec un pantalon de toile, un chapeau de paille et d'épaisses lunettes. Personne n'aurait pu se douter que c'était là le « terrible » Degas.

— J'ai assez été dehors, me dit-il ; il reste un moment avant le déjeuner, je vais travailler un peu.

Comme j'esquissais un mouvement de retraite :

— Oh ! vous pouvez venir, je ne fais que du paysage.

Je le suivis dans un petit atelier qu'il s'était arrangé, et le dos tourné à la fenêtre il commença un de ces extraordinaires « effets de nature » dont Pissaro disait : « Ce sacré Degas, il vous en bouche un coin même avec les paysages ».



Je n'en restai pas moins un peu étonné de cette façon de faire du paysage en chambre.

Alors Degas : de temps en temps, en voyage, je mets le nez à la portière du wagon. Et, sans même sortir de chez soi, avec une soupe aux herbes et trois vieux pinceaux piqués dedans, est-ce qu'on n'aurait pas de quoi faire tous les paysages du monde ? C'est comme mon ami Zakarian, avec une noix, un grain de raisin et un couteau, il en a pour travailler pendant vingt ans en changeant seulement son couteau de place... Et Rouart qui faisait l'autre jour une aquarelle au bord d'un précipice ! Voyons, la peinture, ce n'est pas du sport !

MOI. — Monsieur Degas, en passant boulevard de Clichy, j'ai vu dans l'air, au bout d'un crochet, un cheval qu'une corde tirait dans un atelier de peintre.

Degas avait pris sur une tablette un petit cheval de bois :

— Lorsque je reviens du champ de courses, voilà mes modèles ; comment pourrait-on faire tourner comme on veut dans la lumière des chevaux vrais ?

MOI. — Si les impressionnistes vous entendaient, monsieur Degas ?

Degas, avec un geste brusque :

— Vous savez ce que je pense des peintres qui travaillent sur les grands chemins, c'est-à-dire que si j'étais le gouvernement, j'aurais une brigade de gendarmerie pour surveiller les gens qui font du paysage sur nature... Oh ! je ne veux la mort de personne, j'accepterais bien encore qu'on mît du petit plomb pour commencer.

MOI. — Mais Renoir ne peint-il pas en plein air ?

DEGAS. — Renoir, ce n'est pas la même chose ; il peut faire tout ce qu'il veut. Vous avez déjà vu un chat qui joue avec des pelotes de laine... Je vous montrerai Un Renoir que j'ai à l'atelier à Paris ; il y a là une acidité de tons...

Degas devint subitement rêveur :

— Renoir, on ne se voit plus ! ⁴

Au même instant, Zoé annonçait une visite. C'était une dame qui venait de Paris, pensant qu'il était plus facile « d'avoir » Degas à la campagne. Elle arrivait avec une recommandation d'un des vieux amis du peintre, M. de V.....



— Maître !...

— Pourquoi Maître ? dit Degas, avec cette brusquerie feinte des gens timides.

La dame, sans se démonter, et comme si elle annonçait une nouvelle à laquelle Degas dût être sensible :

— Mon fils fait de la peinture et tellement « sincère » devant la nature...

— Et quel âge a votre fils, Madame ?

— Bientôt quinze ans.

— Si jeune et déjà sincère devant la nature ! éclata Degas. Eh bien ! Madame, il est perdu...

Et quand la dame s'en fut allée dans l'état de stupéfaction que l'on devine :

MOI. — Mais, monsieur Degas, pouf apprendre son métier de peintre ?...

DEGAS. — Il faut copier et recopier les maîtres, et ce n'est qu'après avoir donné toutes les preuves d'un bon copiste qu'il pourra raisonnablement vous être permis de faire un radis d'après nature. Est-ce que Ingres...

MOI. — Vous avez connu Ingres ?

DEGAS. — J'ai été chez lui une fois. Je lui avais été recommandé par un de ses amis. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état j'étais !... Vois Ingres ! Et voilà qu'au moment où je le quitte, il est pris d'un éblouissement. Je fus assez heureux Pour le recevoir dans mes bras.



MOI. — Ingres ne travaillait jamais dehors, mais Manet ne se mit-il pas à faire du plein air ?

DEGAS (agacé). — Ne prononcez plus ce mot de « plein air » devant moi. Pauvre Manet ! Avoir peint le Maximilien, le Christ aux Angles, et tout ce qu'il a fait jusqu'en 1875, et puis lâcher son magnifique « jus de pruneaux » pour faire le Linge !...

MOI. — Comment se fait-il que même le Christ aux Angles n'ait pas trouvé grâce devant Courbet ?

DEGAS. — Oui, je sais, Courbet disait que n'ayant jamais vu d'anges il ne pouvait savoir s'ils avaient un derrière et au surplus qu'étant donné leur taille, ce n'étaient pas les ailes que leur avait mises Manet qui pouvaient les porter. Mais je me f... de tout ça ; il y a dans ce Christ aux Angles un dessin ! Et cette transparence de pâte. Ah ! le cochon !

Degas n'a jamais attaché aucun prix à l'argent. On connaît ce mot de lui :
« De mon temps on n'arrivait pas. »

Et dans la voix perçait comme un regret que ce temps fût passé.

Au sortir d'une vente où une enchère sensationnelle avait été portée sur une de ses toiles :

— Cela vous change, monsieur Degas, du temps où vous vendiez un chef-d'œuvre cent francs, disait quelqu'un.

DEGAS (brusquement). — Pourquoi chef-d'œuvre ?... Si vous saviez comme je regrette ce temps-là ! J'étais peut-être déjà le cheval de course sur lequel on misait, mais du moins, je ne le savais pas... Et si mes « articles » se mettent à se vendre des Prix pareils, qu'est ce que ça va être pour les Delacroix et les Ingres ? Je ne vais plus pouvoir m'en payer !

MOI. — Monsieur Degas, cela vous Serait si facile d'avoir tout l'argent que vous voudriez ! Vous n'auriez qu'à entr'ouvrir vos cartons.

DEGAS. — Vous savez combien cela m'embête de vendre, et que j'espère toujours arriver à faire mieux.

C'est cette perpétuelle recherche qui explique tous les calques que Degas faisait de ses dessins, ce qui faisait dire au public : « Degas se répète. » Le papier calque servait seulement au peintre de moyen pour se corriger ; ces corrections, Degas les faisait en recommençant son nouveau dessin en dehors du premier trait. Ainsi, de corrections en corrections, il arrivait qu'un nu, pas plus grand que la main, était conduit jusqu'à la grandeur nature pour être en fin de compte abandonné.

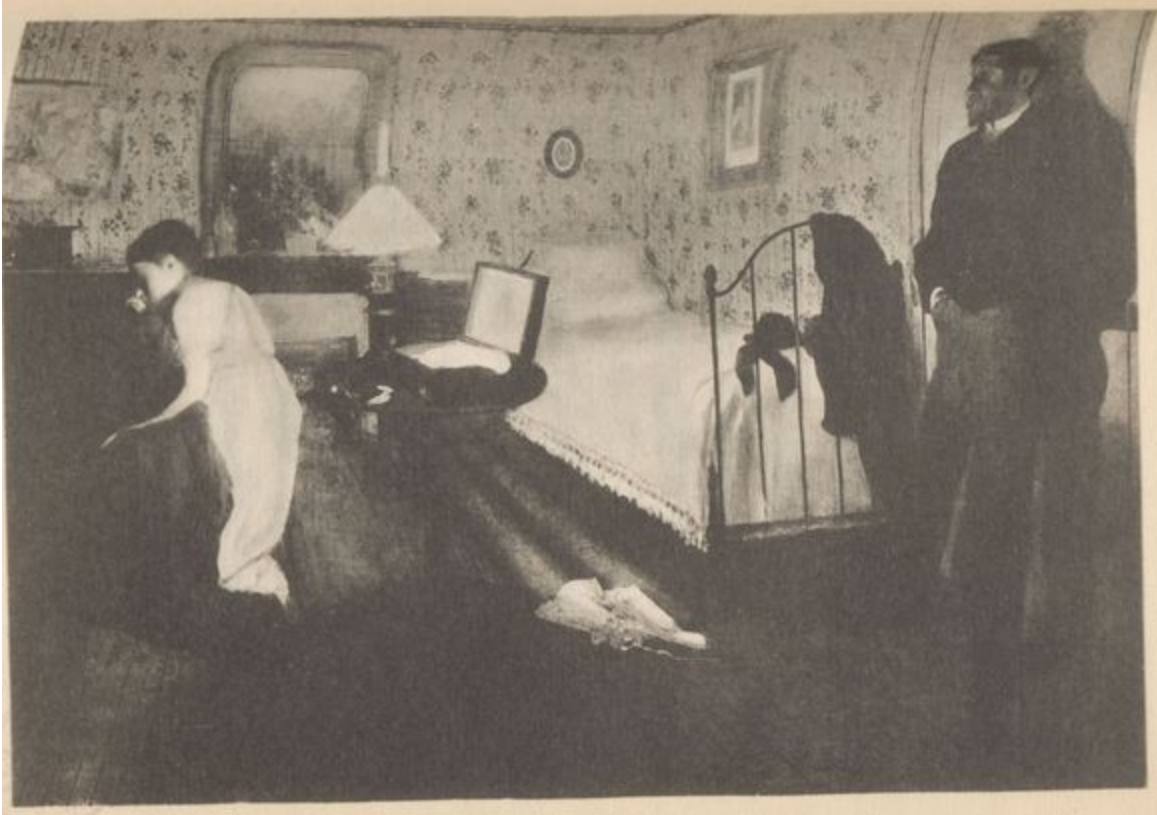
On connaît le mot de Degas à Manet :

— J'arriverai à l'Institut avant vous, Manet.

Et comme Manet riait :

— Oui, Monsieur ! Par le dessin.

Et que dire de l'extraordinaire ton des pastels de Degas ? Le peintre B... m'avait dit un jour :



— Vous qui connaissez Degas, pourriez-vous lui demander où il achète ses pastels ? Ma femme croit qu'il a un truc pour obtenir ce ton à la fois mat et éclatant.

Etant allé à quelque temps de là chez Degas, je le trouvai des crayons de pastel à la main :

— Quel sacré travail pour enlever la couleur des pastels ; je suis là à les laver, à les relaver, à les mettre au soleil...

MOI (désignant un pastel sur un chevalet). — Mais alors, ces danseuses qui sont aussi brillantes que des fleurs ?...

DEGAS. — Comment j'obtiens ça ? Avec le ton « mort », parbleu !...

Degas m'avait dit à plusieurs reprises : « Vollard, il faut se marier. Vous ne savez pas ce que c'est que la solitude quand on vieillit.

Je racontai un jour à Degas une petite réjouissance à laquelle j'avais été invité en l'honneur de la fête d'un grand-père. Eh bien ! on se mit à table à neuf heures passées. On avait oublié de faire au grand-père sa panade, de

sorte que le vieillard mourait de faim devant un homard à l'américaine et du foie gras...

DEGAS. — Neuf heures passées !... Et il y avait des fleurs sur la table, j'en mettrais ma main au feu !

MOI. — Sur toute la nappe des œillets piqués debout. On avait reconstitué la décoration florale d'un dîner décrit par Paul Bourget. Et une des petites filles :

— Comme c'est le jour de ta fête, grand-père, je vais te donner à tenir mes deux Petits chiens...

— Oui, fit Degas, mais je crois qu'on Pourrait encore davantage s'habituer aux chiens, et, tenez, même aux fleurs sur la table en mangeant, qu'à la solitude... Toujours penser à la mort !...

— Mais vous-même alors, monsieur Degas, osai-je lui demander, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?

— Oh ! moi ! ça n'est pas la même chose. J'avais trop peur, quand j'aurais fait un tableau, d'entendre ma femme me dire : « C'est bien joli ce que tu as fait là. »

J'ai déjà parlé de la répugnance que Degas avait à laisser sortir la moindre chose de son atelier, avec cette espérance toujours d'arriver à faire mieux. Une autre de ses préoccupations était que l'on changeât ses œuvres de cadre.

Lorsqu'il se laissait aller à se séparer de l'un de ses « articles », comme il disait, c'était tout encadré, ou, s'il se fiait à ce point à l'acheteur qu'il lui remît l'objet sans cadre, il ne manquait pas de recommander : « Allez chez Lézin (l'encadreur à qui Degas faisait confiance), je passerai choisir l'encadrement. »

Il affectionnait pour le passe-partout de ses dessins l'ancien papier d'emballage des pains de sucre d'un si beau bleu et faisait isoler le dessin du passe-partout par un blanc d'un demi-centimètre de largeur. Il disait toujours : « Pas de biseau creux qui coupe le sujet. » Quant à ses cadres, l'un de ses modèles favoris était le cadre « crête de coq » aux découpures imitant, comme son nom l'indique, la crête d'un coq et dont il avait dessiné le profil.



C'était lui aussi qui cherchait le ton de Ses cadres, se servant des mêmes couleurs que l'on emploie pour peindre les chaises de jardin. Whistler plaisantait Degas : « Vos cadres de jardin... »

On peut juger de la colère de Degas si « l'amateur », croyant augmenter la valeur de l'œuvre, substituait à un encadrement cherché avec tant d'amour, une bordure en or. C'était alors la brouille. Degas rendait l'argent et remportait le tableau.

Une fois, entre autres, invité à dîner chez un de ses vieux amis, il ne dépassa pas l'antichambre, ayant aperçu dès l'entrée un de ses tableaux dans un cadre d'or. Degas avait décroché le tableau. Avec une pièce de deux sous, il souleva les pointes qui retenaient au cadre la toile et l'emporta sous son bras.

— Où donc est Degas ? s'informa la maîtresse de la maison. C'est bien lui qui est entré tout à l'heure ?

On ne le revit plus jamais.

— Fiez-vous donc aux amis ! disait Degas.

Et « l'ami » qui s'imaginait que le peintre ne trouvait pas le cadre assez riche :

— Un cadre de cinq cents francs ! Qu'est-ce qu'il lui faut donc à Degas ?

— Avec M. Rouart au moins, disais-je à Degas, vous êtes sûr que vos tableaux ne changeront pas de cadre.

DEGAS. — Mais il n'y a pas seulement que la question du cadre ! Avant que je laisse sortir quelque chose de l'atelier...

Et M. Rouart, qui n'ignorait pas cette conscience du peintre à vouloir toujours « reprendre » un détail dans ses œuvres, même les plus travaillées, avait jugé prudent d'attacher ses fameuses danseuses par une chaîne au mur.

— Dites donc, Rouart, il y a là ce pied... Avec une toute petite retouche...

Mais l'autre n'avait nulle inquiétude, sûr de la solidité de la chaîne.

Degas avait horreur de la science.

— On ne saura jamais, aimait-il à répéter, tout le mal que la chimie a fait à la peinture. Voyez cette toile, comme la couleur a craqué ; qu'est-ce qu'ils ont bien pu encore avoir fourré là-dedans ?

Mais, cette fois, il dut se rendre compte que c'était à lui-même qu'il devait s'en prendre pour avoir peint sur une préparation à la céruse, trop fraîche.

Un autre de ses soucis était la composition du papier sur lequel il faisait ses pastels ; sauf que, par sa méthode même de travail (les calques sur calques) ses pastels se trouvaient le plus souvent faits sur papier à calquer. « Une fois collés par Lézin, sur un solide bristol... »

Et la question des fixatifs ! Il ne voulait d'aucun des fixatifs que l'on trouve dans le commerce ; il leur reprochait de laisser un luisant et aussi de « manger » la couleur. Le fixatif dont il se servait était composé spécialement pour lui par son ami Chialiva, un peintre de moutons, Italien de naissance, à qui la postérité devra une juste reconnaissance du fait d'avoir aidé à la conservation des Degas. Ajoutons que Chialiva mourut sans avoir livré son secret. Il était d'autant plus nécessaire Pour Degas d'avoir un bon fixatif, que ses Pastels étant « repris » longuement, et devant être fixés avant chaque reprise, il importait d'obtenir une parfaite adhérence entre toutes les couches de couleurs.



On parlait un jour, devant Degas, de la peinture à fresque.

— Ca été le rêve de toute ma vie de peindre des murs ; mais les gens sont trop à la merci d'un bail...

Et même si l'amateur avait son hôtel à lui, Degas se serait méfié qu'une fois la peinture exécutée on la fit transporter sur toile, et, en route chez le marchand.

— Ah, si je pouvais être certain que ma peinture ne monterait pas ! Enfin !...

Degas disait aussi que s'il s'était laissé aller à son goût propre, il ne serait pas sorti du noir et du blanc : « Mais quand on a tout le monde sur le dos pour vous demander de la couleur !... »

Et, de fait, quand on voit combien pleinement il pouvait se réaliser avec un simple bout de charbon !

A Renoir qui revenait de peindre un portrait à Munich, je demandais ce qui l'avait le plus frappé chez son amateur.

— Il m'est resté dans l'œil un Nu de Degas, un fusain, on ne voyait que cela dans la pièce, c'était comme un morceau du Parthénon.

J'arrivais un jour comme Degas rangeait une toile en train :

— On n'en sort pas, avec cette sacrée Peinture à l'huile ! Quelle est la toile idéale ? Forte, demi-forte, fine ? Et la préparation ? De la céruse ou de la colle ? Une couche, deux couches, trois couches ?...

La préparation au minium des anciens le préoccupait également. Et quand il s'était bien battu avec sa toile, retournant à ses pastels :

— Je ne toucherai jamais plus à des pinceaux !

Puis, comme attiré par tant de difficultés, il revenait à la peinture à l'huile. Je lui disais un jour :

— Le peintre Y... s'est écrié devant moi : « Enfin, j'ai trouvé ma manière ! »

DEGAS. — Heureusement que moi, je n'ai pas trouvé ma manière ; ce que je m'embêterais !

Quelqu'un que Degas craignait, pour le moins, autant que le marchand de couleurs, c'était le rentoilleur de tableaux. Un seul trouvait grâce devant lui : Chapuis, le Chapuis de la rue Crétet.

Degas était tout ce qu'il y avait de plus hostile au coup de fer que, dans l'opération du rentoilage, on donne à la toile pour la rendre bien unie. Le seul rentoilage qui lui allât était le rentoilage à « l'italienne », Parce qu'il n'y a pas de coup de fer.



Je le rencontrais quelquefois chez Chapuis avec son dernier achat d'Ingres ou de Delacroix, et je puis dire qu'il n'en menait Pas large pendant que le « médecin des tableaux » examinait la toile.

Degas débutait, péremptoire :

— Bien entendu, c'est un rentoilage à l'italienne.

Il arrivait à Chapuis d'acquiescer ; mais d'autres fois ;

— Il n'y a pas moyen de l'italienne pour Cette toile.

— Et pourquoi ? demandait Degas, en feignant la colère.

— Parce que la toile est trop fine, monsieur Degas.

— Voyons, voyons, faisait Degas. Et sa voix cherchait à se faire convaincante, mais Chapuis secouait la tête :

— La toile est bien trop fine, et si je ne la « ramène » pas avec le fer, elle « tricoterà » et vous aurez des cloques.

Je racontai à Degas de quelle manière avait opéré devant moi un rentoilleur que j'avais connu avant Chapuis. Une toile fine ayant « tricoté », des cloques partout, et l'autre les crevant avec un rasoir... Degas m'arrêta, il souffrait visiblement.

— Enfin, monsieur Chapuis, puisqu'il le faut !

Et il commençait toute une série de recommandations.

— Avez-vous confiance, monsieur Degas ? demandait Chapuis ?

Et Degas était bien forcé de reconnaître qu'il avait confiance... Tout de même, ce sacré coup de fer !...



— Il travaille joliment bien, Chapuis, disait Degas ; mais je voudrais que l'on mît un gendarme devant sa porte. Croyez-vous, cet animal d'Henri H...

qui lui apportant, un jour que j'étais là, une toile à rentoiler, un buste de femme nue : « Je reçois chez moi des dames du monde, dit-il, et j'ai supprimé le ventre qui n'était pas convenable. » A-t-on idée d'un pareil misérable ! Dire qu'il n'a pas été arrêté !

— C'était bien ? hasardai-je.

DEGAS. — Non, une toile de ce peintre italien, vous savez, B...⁵ mais on n'a pas le droit, vous entendez, de toucher à l'œuvre des autres !

Et ce n'étaient pas là des paroles en l'air. Un ami de Degas, qui faisait de la sculpture, M. B..., lui avait fait cadeau d'une Femme nue, un plâtre grandeur nature. Et Degas de commander aussitôt une vitrine. Il fit plus, il voulut faire apprécier l'œuvre à des connaisseurs. Mais comme il la montrait à F... :

— Non, Degas, pas ça, je n'aime pas la pornographie sérieuse.

Là-dessus Degas s'était tourné vers Mademoiselle C... comme pour lui demander secours :

— Vous avez beau faire, Degas, si vous croyez que B... vous pardonne de ne pas aimer ce qu'il fait !

Et Degas, ingénument :

— Mais je ne le lui ai pas dit !

Avec une telle déférence pour le travail des autres, on peut imaginer dans quel état on mettait Degas si on touchait à l'une de ses œuvres. Un jour, chez lui, je remarquais au mur une de ses toiles représentant un homme assis sur un canapé et à côté une femme qui avait été coupée en deux dans le sens de la hauteur.



MOI. — Qui a coupé ce tableau ?

DEGAS. — Dire que c'est Manet qui a fait cela ! Il trouvait que Mme Manet faisait mal. Enfin... je vais essayer de « rétablir » Mme Manet. Le coup que cela m'a fait quand j'ai revu mon étude chez Manet... Je suis parti sans lui dire au revoir, en emportant mon tableau. Rentré chez moi, je décrochai une petite nature morte qu'il m'avait donnée. « Monsieur, lui écrivis-je, je vous renvoie vos Prunes. »

MOI. — Mais vous vous êtes remis après avec Manet...

DEGAS. — Comment voulez-vous que l'on puisse rester mal avec Manet ? Seulement il avait déjà vendu les Prunes. Ce qu'elle était jolie cette petite toile ! Je voulais, comme je vous le disais, « rétablir » Mme Manet pour lui rendre son portrait, mais à force de remettre au lendemain c'est resté comme ça...

MOI. — Manet aurait tout aussi bien coupé un Delacroix ou un Ingres ?

DEGAS. — Oui, un Delacroix ou un Ingres ; il en aurait été bien capable, l'animal ! Mais s'il avait fait cela, je crois que je ne l'aurais plus revu.

A quelque temps de là, je rencontrai Degas suivi d'un commissionnaire qui portait sur son crochet une toile de Manet représentant un des personnages d'une Exécution de Maximilien, le sergent qui prépare son fusil pour le coup de grâce. Alors Degas :

— Quel malheur, croyez-vous, ils ont osé couper ce tableau ! C'est la famille qui a fait ça ! Ne vous mariez jamais... J'ai retrouvé ce fragment, mais où sont les autres morceaux ?

Degas put remettre la main sur quelques-uns de ceux-ci, et les fit recoller avec le sergent sur une toile en laissant les espaces nécessaires pour recevoir les parties encore introuvables du Maximilien ⁽⁶⁾.

C'est qu'à côté du Degas peintre, il y avait le Degas collectionneur, un collectionneur passionné.

Un soir, à dîner, chez M. Alexis Rouart, celui-ci parlait de dessins d'Ingres qu'il venait d'acquérir chez le père Noisy, un « dénicheur » de premier ordre. Degas est à ce point impatient de voir les dessins, que Rouart se lève de table pour chercher le carton. Et Degas de s'emballer si bien, qu'on lâche le dîner pour courir rue La Fayette où ce Noisy avait sa boutique qui restait ouverte le soir pour les vieux clients. Le rideau baissé, on passait par derrière dans la cour.



LA BOUTIQUE DU PÈRE NOISY

On trouvait de tout, y compris la « bonne affaire » dans ces cartons où un Delacroix voisinait avec un Rops.

Noisy disait « mes amateurs » comme un père dirait « mes enfants ». Et cet intérêt qu'il portait à ses clients, il entendait que ceux-ci ne s'en montrassent pas indignes.

La pire ingratitude pour le père Noisy, c'était de marchander ; il voyait là un manque de confiance.

Avec cela, très « arrangeant ». On racontait qu'un peintre à qui le père Noisy avait pris un lot d'études avait mis comme condition que celui-ci nettoierait son atelier avant de partir. Et le père Noisy de prendre le balai et le plumeau... Mais ceci est une autre histoire...

J'étais entré un jour chez le père Noisy, ayant aperçu Degas dans la boutique... Degas regardait des Daumier. A côté de lui un amateur qui « feuilletait » des aquarelles d'Eugène Lami dans un carton, en sortit une.

— N'est-ce pas, monsieur Degas, c'est fait avec des ailes de papillons, comme vous disiez l'autre jour des toiles de Renoir ?

Et Degas :

— Renoir, lui, pose les papillons sur sa toile, Lami les y cloue.

Le père Noisy, tout en ayant une oreille tendue à tout ce qui se disait autour de lui, ne cessait de pérorer. Il s'interrompit pour crier après sa femme qui avait fait trop bon marché à un client.

— C'est comme le prix que ma femme a fait l'autre jour pour cette épreuve unique de Rops, vous savez, monsieur Vollard, Satan ensemençant le monde.

Pour moi, j'observais sur le trottoir une femme vêtue de noir, tenant un petit panier à la main et qui passait et repassait devant la boutique. A la fin, comme prenant une grande résolution, elle entre.

DEGAS (la désignant à son voisin). —Regardez donc...Vous connaissez la lithographie de Forain Veuve d'artiste ?

La nouvelle venue se dirige vers Noisy qui déjà fronce les sourcils :

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ?

MME NOISY (prenant en pitié la vieille) à son mari :

— Tu ne reconnais pas cette bonne madame N....

Oui, oui, fit Noisy...

La femme avait murmuré au père Noisy un : « Bonne fête). Elle tendit son petit panier : « Ces fruits de mon jardin », et, sans attendre, elle se retira.

— Tu vois, dit Mme Noisy à son mari ; il y a des gens reconnaissants (S'adressant aux clients.) M. Noisy n'aime pas qu'on lui rappelle le bien qu'il a fait.

— Allons, fit quelqu'un, racontez-nous votre bonne action, père Noisy.



HISTOIRE DE LA VIEILLE

Et le père Noisy, après avoir lancé à Sa femme un regard où il semblait mettre un reproche pour son indiscretion, commença :

Un jour, je marchais dans la rue, comme ça, quand je vis devant moi une vieille qui Portait sous le bras un carton à dessin, comme les cartons de chez Latouche, un marchand de couleurs d'autrefois qui vendait des Corot, des Rousseau, enfin toute l'école de 1830. Je me dis : il doit y avoir là-dedans un tas de bonnes choses. J'aborde la bonne femme :

— Madame, vous n'auriez pas dans ce Carton des choses que vous voulez vendre ?

— Mais oui, mon bon Monsieur, des choses que mon mari m'a laissées et je n'osais pas entrer dans tous ces beaux magasins.

Pour la mettre à son aise, une fois arrivés à la maison, je l'amène dans la remise où je mets les débarras, elle ouvre son carton, il y avait là une de ces petites collections de gravures... Elle m'en demande trois cents francs et c'était écrit sur sa figure qu'elle aurait bien baissé de moitié. J'ai payé rubis sur l'ongle. Elle me dit qu'elle avait d'autres choses et que si elle pouvait les vendre pour le lendemain, elle éviterait une saisie de ses meubles, des souvenirs de famille...

— Eh bien ! que je lui répons, j'irai voir ça aujourd'hui même.

— Mais c'est dans les environs de Paris, il faut prendre le train.

— Eh bien ! Je prendrai le train.

— Vous êtes bon, dit-elle.

Qu'est-ce que je trouve chez cette brave femme, j'étais ébloui...

Il y avait au dos de chaque pièce le Prix que son mari les avait payées dans le temps. Je n'ai pas marchandé...

MME NOISY (aux clients). — Il ne vous dit pas tout, il a donné plus qu'on ne lui demandait.

LE PÈRE NOISY (faisant l'homme gêné). — Ça faisait quatre mille neuf cent cinquante-cinq francs ; j'ai allongé cinq billets. La vieille pleurait, elle avait saisi mes deux mains :

— Vous êtes mon père et ma mère !

Et vous voyez, elle n'oublie pas que Sans moi tout était vendu chez elle... et dans quelles mains serait tombé tout ça ? Des gens incapables de les apprécier à leur valeur ! A chaque fois que j'y pense, c'est comme si l'on me dévissait la tête !

Enfin, conclut le père Noisy, après cette affaire-là, je pouvais me retirer, si je n'aimais pas tant l'art.

Mme Noisy avait ouvert le petit panier. Sur les fruits un rond de papier au bord dentelé qui représentait des oiseaux se becquetant, et au milieu était écrit en belle ronde, à l'encre bleue : « A mon cher bienfaiteur ».

Comme je sortais avec Degas ! « Vous avez vu, me dit-il, au moment où vous êtes entré, la scène que Noisy faisait à sa femme parce qu'elle n'avait pas vendu assez cher à un client. Eh bien ! tout ça est combiné entre le mari et la femme. Un jour il « attrapait » sa femme, comme tout à l'heure, parce qu'elle m'avait vendu la veille des lithographies de Delacroix trop bon marché. Cela m'embête ; la fois suivante, je lui rapporte ses gravures. Entré dans la boutique, j'entends des cris au fond, c'était Mme Noisy qui battait son mari parce qu'il n'avait pas vendu à quelqu'un assez cher. Je compris le jeu du ménage. Le père Noisy est un timide sous ses allures d'avale-tout-cru, et en invectivant contre sa femme il allume le client qui Profite de ses sorties pour « mettre dedans » la « faible » Mme Noisy. Je gardai mes lithos et désormais je n'achetai plus qu'au seul Noisy.



Après sa séance de l'après-midi, à l'époque où le médecin ne lui avait pas encore imposé d'aller prendre l'air, et on a vu comment Degas interprétait cette ordonnance, il descendait rue Laffitte, commençait sa tournée par Durand-Ruel, passait chez les Bernheim Jeune et finissait par chez moi.

Je le vois encore en « arrêt » devant la « montre » des Bernheim. D'un côté de la vitrine, La Cathédrale de Chartres et les Maisons de la Ville de Volterre, de Corot ; de l'autre côté, un Christ au Tombeau de Delacroix.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien demander de ces toiles, voyons Vollard ?

J'avouai mon ignorance.

— Mais vous êtes entré tout à l'heure chez les Bernheim, monsieur Degas ?

— J'étais bien allé dans l'intention de tâter un peu le terrain ; mais, au moment de parler de prix, je n'ai pas osé. Pensez donc, des Corot et des Delacroix pareils, ce n'est pas pour mon fichu nez ! J'avais bien envie de proposer un échange de choses de moi au Prince Indien (⁷), mais il n'aurait pas voulu, n'est-ce pas ?

— Comment, il n'aurait pas voulu ? Et Degas :

— Eh bien ! j'en aurai le cœur net ; j'y retourne de ce pas, je vais tenter le coup.

Degas revint un instant après :

— Croyez-vous, ces deux Corot sont vendus de ce matin et pour rien. Ils vont chez Moreau-Nélaton. Tant mieux ; eh bien ! moi, je conquerrai le Delacroix. J'ai déjà posé un jalon.

Et Degas finit par l'avoir. J'étais chez lui, pendant le déjeuner, lorsque Zoé arriva essoufflée :

— Monsieur, c'est le Delacroix qui monte !

Et Degas, la serviette au cou, se précipita pour recevoir le Delacroix.

Mais toujours la nouvelle acquisition, une fois bien regardée sous toutes ses faces, était tournée contre le mur.

La jouissance que Degas éprouvait à « retourner » ses trésors, il ne voulait la partager avec personne. Je le vois encore, le dos rond, penché devant un carton entr'ouvert pour en masquer le contenu.

Un jour, on annonce la visite de M. L. D...



— Celui-là, dit Degas, connaît les belles choses ; je vais lui en boucher un coin avec une de ces lithos de Delacroix...

Le hasard fit que M. L. D... venait Précisément pour demander à Degas de laisser photographier cette même litho qu'il savait être en sa possession.

— Pourquoi faire ? interroge Degas.

Et l'autre :

— Mais pour la reproduire...

Et, pensant « avoir » Degas :

— On n'en connaît que deux épreuves et la seconde est introuvable.

Alors Degas :

— Ah ! l'autre épreuve est introuvable ! Moi, j'ai mis vingt ans, Monsieur, pour trouver ce Delacroix... Que les autres en fassent autant !

Et M. L. D..., tentant sa dernière chance :

— Mais, monsieur Degas, tout le monde a droit à l'art.

— Ce que je m'en moque, riposta Degas, de ce droit que vous donnez à tout le monde ! Mon Delacroix ne sortira pas de ce carton.

Et lorsque M. L. D... fut parti sans même avoir vu le Delacroix :

— Ma parole, Vollard, vous verrez qu'on en arrivera à promener les Raphaël et les Rembrandt sur les grands chemins parce que tout le monde a droit à la beauté ! (⁸)

Je rencontrai un jour Degas qui descendit d'un tramway :

— A chaque fois que j'entre là-dedans... Je viens encore de voyager entre deux gredines qui, en plus d'énormes bottes de fleurs, portaient des chapeaux ornés d'épingles longues comme des épées. Et la façon dont l'une d'elles m'a attrapé, après qu'elle eut manqué de me crever un œil...

— Si vous étiez décoré, monsieur Degas, elles auraient été certainement Plus polies...

Degas me regardait avec une réelle stupéfaction.

— Tenez, lui dis-je, en lui indiquant un monsieur en train de pisser contre la fontaine de la place Pigalle : pensez-vous que ce particulier-là ferait ce qu'il fait avec un agent dans le dos, s'il ne portait pas le ruban rouge ?

Degas secoua la tête :

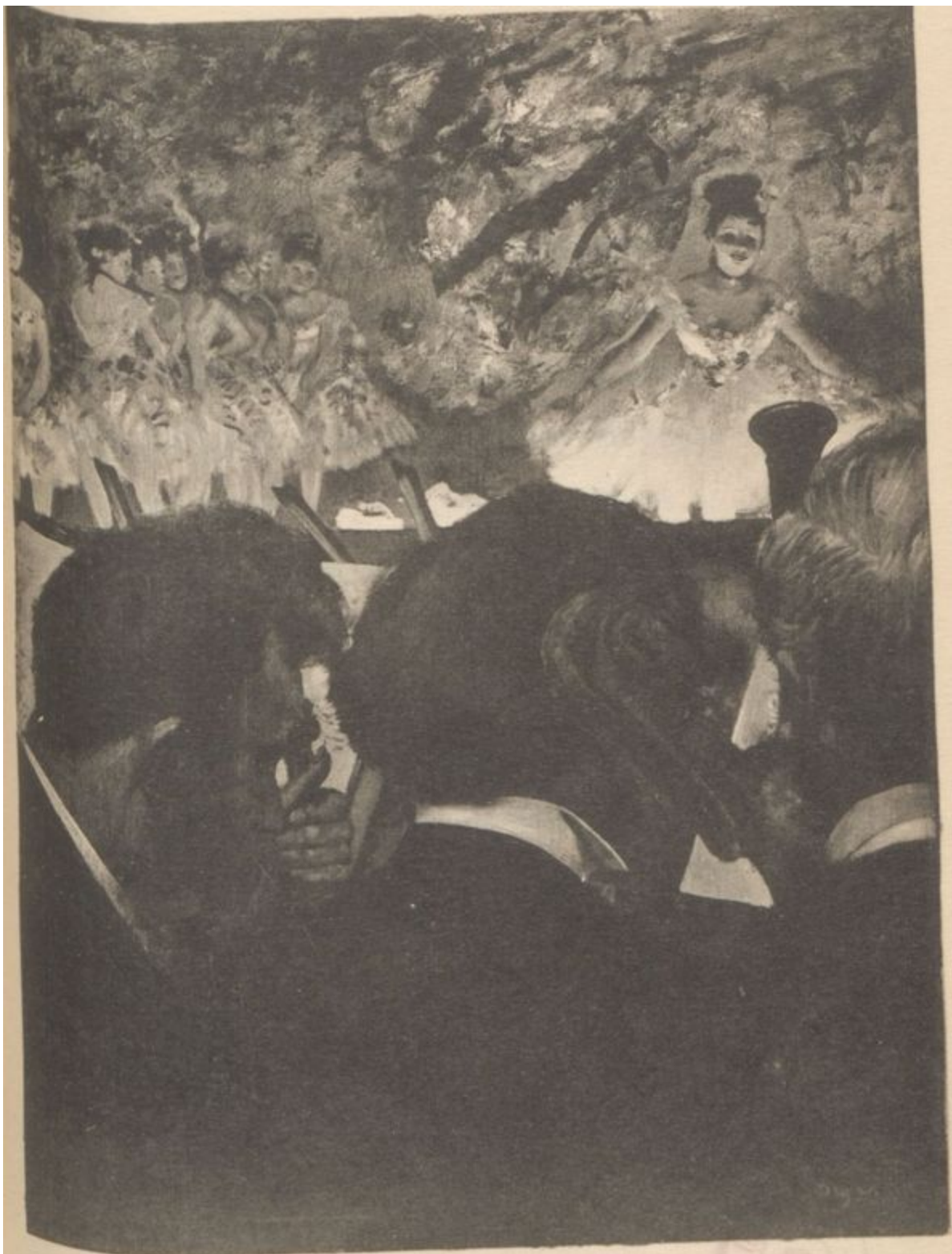
— Ce qu'il a « pris », Mallarmé, quand il est venu chez moi, envoyé par Roujon pour me demander si je ne voudrais pas être décoré... S'il n'y avait pas eu la table entre nous deux...

— Mais, continuai-je, quand vous ne serez plus...

DEGAS. — Ah ! la mort ! je pense tout le temps à la mort ; qu'est-ce qu'il y a encore derrière ça ?

MOI. — Monsieur Degas, je suis sûr que ça se passera très bien. C'est toujours là où l'on croit voir le plus de mystère...

Un jour, je vais mettre à la poste un pneumatique. Au bout d'un moment, étant rentré à mon magasin, je vois le pneumatique sur ma table !



Tout saisi, je retourne à la poste. Je rentre un instant après, je retrouve encore le pneu. Un ami arrive sur ces entrefaites, je lui raconte la chose ;

nous allons mettre le pneu ensemble, et tout de suite nous revenons au magasin. A peine y étions-nous que la porte s'ouvre ; on entend un « Ne dérangez pas » ; c'était mon Pneumatique qui revenait porté par un Petit télégraphiste : « Voilà la troisième fois que je rapporte ici ce pneumatique qui ne peut pas être distribué parce qu'il est à destination de Meudon. » Vous voyez, monsieur Degas, devant les faits en apparence les plus troublants...

DEGAS. — Vous, c'est vous ; moi, c'est moi...

MOI. — Monsieur Degas, avec la façon dont on répète les choses, ce serait bien étonnant si, plus tard, on ne racontait pas que votre plus grand chagrin était de ne pas être décoré.

A cette idée qu'on imaginerait jamais qu'il eut pu demander une décoration, Degas éclata de rire.

Dois-je dire qu'à l'exposition de ses œuvres qui suivit la mort du peintre, j'entendis un monsieur penché vers son voisin :

— Ce pauvre Degas, Tirard ⁽⁹⁾ m'a toujours dit que son plus grand chagrin était de ne pas être décoré !

Avec cette répugnance que Degas avait à « poser » devant le public on peut imaginer l'accueil qu'il fit à M. Sacha Guitry venant lui demander de le « prendre » pour le cinéma.

M. Sacha Guitry ne parvint pas à s'expliquer comment Degas lui refusait ce qu'il avait obtenu sans aucune difficulté de Renoir. C'est que Renoir ne savait Pas dire non.

Mais l'auteur de l'Illusionniste avait plus d'un tour dans son sac. Il avait trouvé le Peintre qui se disposait à sortir ; il l'attendit Sur le trottoir qui est à tout le monde. Quelques instants après, on pouvait voir un attroupement derrière un appareil de ciné. C'était M. Sacha Guitry qui « tournait » Degas.

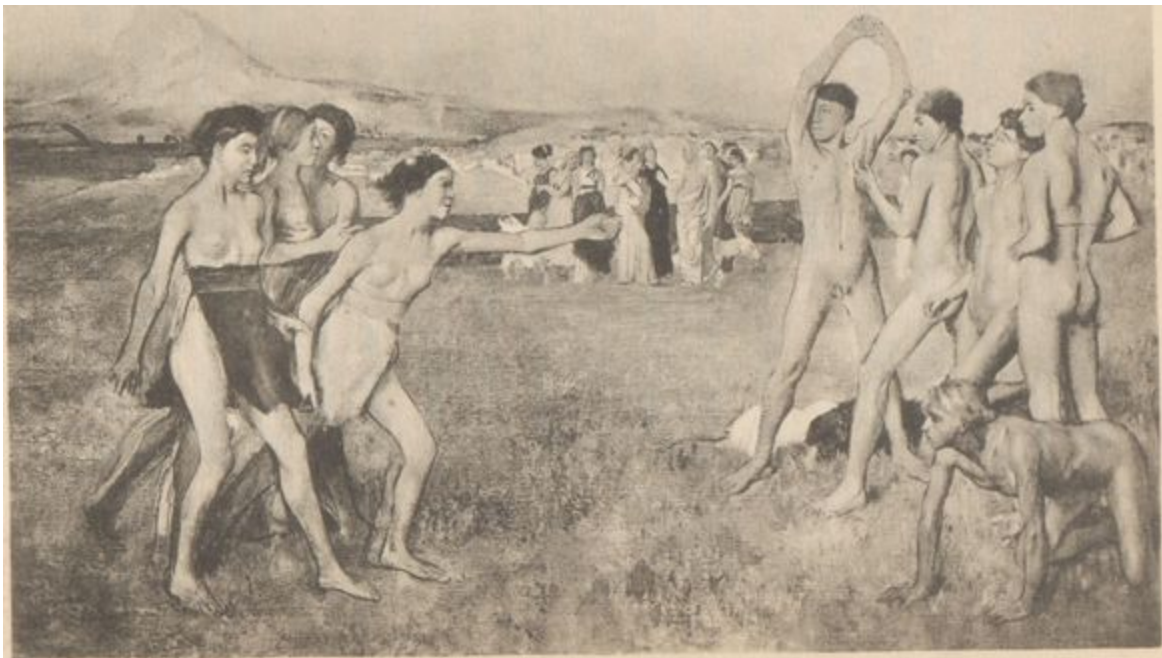
Vers la fin de sa vie, Degas avait délaissé l'omnibus ; il faisait de longues promenades à pied, ne se lassant pas de marcher. C'était là le signe caractéristique d'une maladie de vessie ; il s'en montrait de plus en plus préoccupé.

A un modèle qui venait se présenter, au lieu du traditionnel « Déshabillez-vous), le peintre, qui avait à la main son bol de tisane de

queue de cerises, tout machinalement :

— Comment pissez-vous ? Moi je pisse très mal et mon ami Z.. aussi.

Un soir rencontrant boulevard des Italiens Degas qui allait se coucher, je lui proposai de l'accompagner. Degas demeurait près de la place Clichy. Avec ce besoin d'être toujours sur ses jambes, il me fit faire le tour par la Bastille. Le long du trottoir, Degas s'arrêtait devant les Enseignes des magasins, devant les pancartes collées sur les devantures, puis vous regardait d'un air questionneur. Alors on lui lisait : Chaussures de Limoges, Ribby habille mieux, Poule au gibier...



Il arrivait à Degas de faire une halte à un café qui était au bas de sa demeure et où, devant un lait chaud, il Passait de longs moments à observer les Joueurs de billard. Quand ceux-ci tardaient à venir, il s'approchait de la caissière :

— Eh bien, vos joueurs de billard ?...

Un jour que je l'avais accompagné au café et que les joueurs de billard étaient à leur poste :

— On m'appelle le peintre des danseuses, on ne comprend pas que la danseuse a été pour moi un prétexte à peindre de jolies étoffes et à rendre des mouvements...

Par contre, les gestes où Degas ne trouvait pas son affaire de peintre... Dans un salon, une dame, assise en face de lui, les jambes croisées, agitait

son pied sans s'arrêter. Degas semblait mal à l'aise. Tout à coup, avec l'agilité d'un jeune homme, il se précipita comme s'il allait se jeter aux genoux de la dame déjà souriante, mais qui tout de suite sursauta en poussant un cri. Son « adorateur » avait emprisonné dans sa main le pied qui remuait :

— Laissez ça tranquille, vous me faites tourner le cœur !

Une autre fois, étant à dîner chez un ami, comme celui-ci voulait prendre la sonnette, il lui arrêta le bras :

— Que voulez-vous faire ?

— Mais, sonner la bonne.

— Pourquoi sonner ?

Au bout d'un moment.

— La bonne ne vient donc pas ?

— Elle attend que je la sonne.

— Moi, je ne sonne pas Zoé.

Quand Degas ne vit plus assez pour Peindre, il lâcha la peinture pour la sculpture.

On lui a même prêté ce mot : « Il faut que j'apprenne un métier d'aveugle. » On oubliait que de tout temps il avait aimé modeler, que notamment à l'Exposition universelle de 1878 avait été exposée sa fameuse Danseuse à la robe de tulle.

Mais toutes ses sculptures restaient à l'état de cires et de terres :

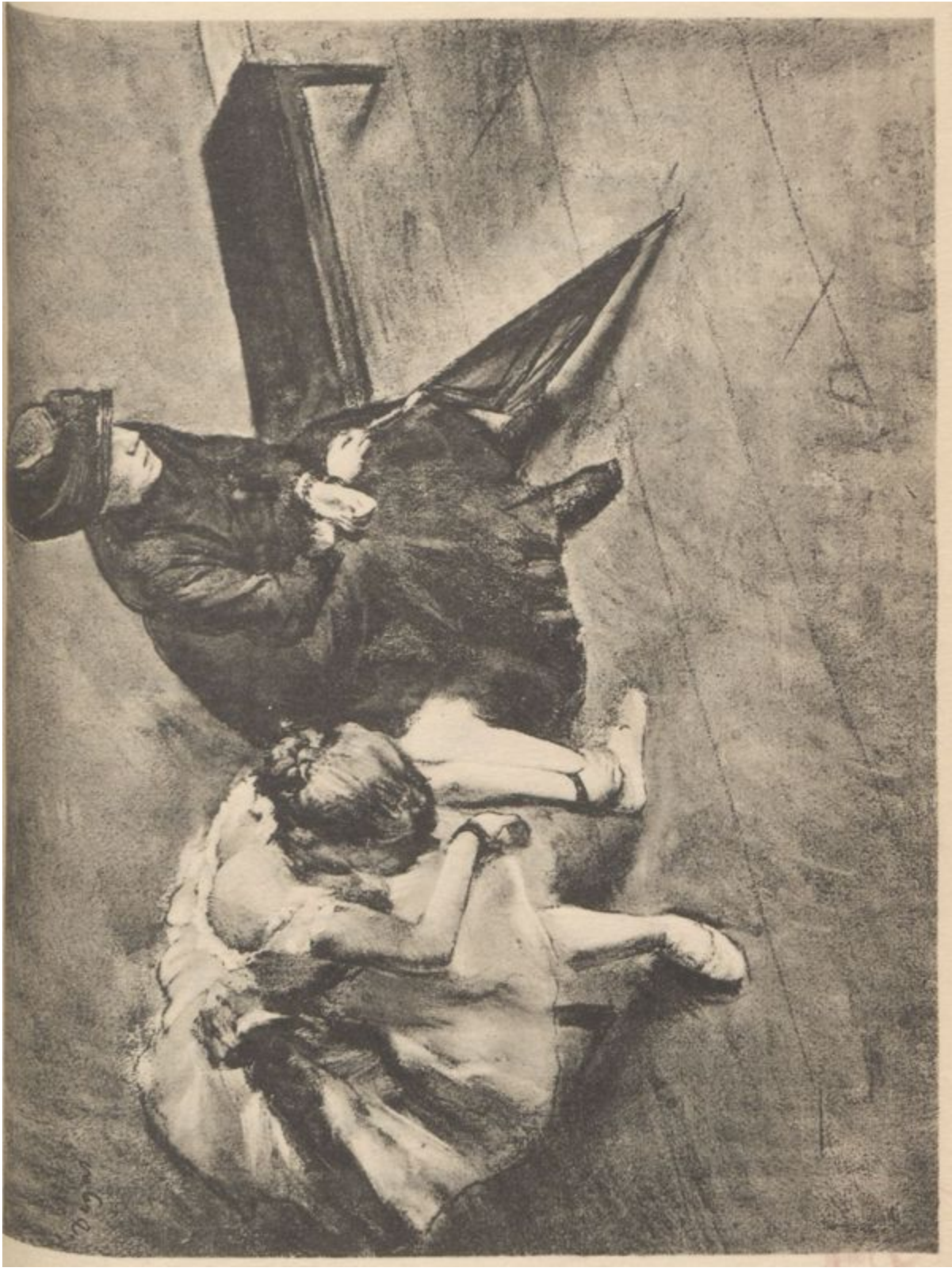
— C'est trop de responsabilité de laisser derrière soi quelque chose en bronze, cette matière qui est pour l'éternité !

Degas mit sur le chantier un grand nombre de statuettes, et c'est à peine si, de son vivant, une ou deux furent moulées, et en plâtre seulement. Un jour, il m'avait dit d'une Danseuse qui en était à sa vingtième transformation :

— Cette fois, je la tiens. Encore une ou deux petites séances, et Hébrard (c'était le nom du fondeur) pourra venir.

Le lendemain, je trouve la danseuse revenue à l'état de boule de cire. Devant mon étonnement :

— Vous pensez surtout, Vollard, à ce que ça valait, mais m'auriez-vous donné un chapeau plein de diamants que je n'aurais pas eu un bonheur égal à celui que j'ai pris à démolir ça pour le plaisir de recommencer.



Sa peinture n'était pas davantage à l'abri de la destruction. Je me rappelle notamment un Atelier de modistes dont Mlle Cassatt m'avait dit :

— Si jamais vous pouvez retrouver ce tableau, je connais un Américain qui le paierait n'importe quel prix.

Un jour, chez Degas, je tombe sur cette même toile. Je lui répète ce que m'avait dit Mlle Cassatt.

Alors Degas :

— C'est bien tentant ; je pourrais avec cet argent me payer un Delacroix que je guigne depuis longtemps ; mais il y a décidément dans cette toile quelque chose qui ne me va pas.

Et, prenant un pinceau, il barbouilla un des personnages.

Un coup terrible pour Degas, dans les dernières années de sa vie, ce fut son départ forcé de la rue Victor-Massé, la maison qu'il occupait depuis plus de vingt-cinq ans faisant partie d'un pâté d'immeubles livrés aux démolisseurs.

Il dut chercher longtemps avant de trouver un nouveau logis et finit par prendre un appartement inconfortable dans un immeuble du boulevard de Clichy. Il ne voulait pas d'une maison avec calorifère ; le mot seul de « confort moderne » le mettait hors de lui.



— Comprenez-vous, ces pièces où il fait une chaleur égale partout ! Moi, quand j'ai envie de me chauffer, je vais près de la cheminée ; quand je n'ai plus froid, je m'en éloigne.

Cette conversation avait lieu dans sa « salle à manger d'hiver », une petite pièce au plafond bas, tout contre la cuisine, et dont la cheminée ne tirait pas.

Il y avait là l'actrice Ellen André ¹⁰ dont Degas appréciait le talent au point qu'il lui arrivait, pour la voir jouer, de descendre jusqu'aux théâtres

des Boulevards ; le théâtre de prédilection de Degas était le théâtre Montmartre où il allait avec Renoir et Zamdomeneghi.

Donc Degas, qui ne s'était pas aperçu que la cheminée renvoyait la fumée :

— Ce qu'on est bien ici, n'est-ce pas Ellen ?

Peu après avoir déménagé, vers 1912, Degas cessa tout travail. Il entendait de plus en plus difficilement et ses yeux lui refusaient presque tout service ; je le vois encore traversant la rue au bras d'un sergent de ville.

Il ne pouvait plus proprement voir que pour certaines choses.

Quand on se servait à table :

— Prenez garde, vous allez faire une tache sur la nappe.

Ou bien encore quand il était malade et qu'on venait près de son lit :

— N'approchez pas, vous allez remuer mon lit !

Toujours comme perdu dans un songe, il s'informait :

« Eh bien ! cette guerre ? » du même ton qu'il disait à Zoé : « Eh bien ! cette camomille ? »

Son indifférence à tout s'étendait à sa propre personne. Un jour qu'avec un feutre hors d'usage et une pèlerine luisante, vieillard au collier de barbe inculte, il était entré dans un débit de tabac, la buraliste lui tendant un petit paquet :

— Prenez ça, mon brave.

Mais quelle impression de noblesse émanait de cet extérieur de vieux pauvre ! On aurait dit un de ces hommes de jadis descendu de son cadre de musée, un portrait de l'Ecole Italienne : Degas avait des ascendants italiens et, avec l'âge, il était retourné au type napolitain.

Les journées de Degas se passaient maintenant à errer dans Paris, sans but ; toujours ses pas le ramenaient devant sa maison en démolition. Les derniers plâtras enlevés, des planches dressées en bordure le long du trottoir, on pouvait voir un vieillard regardant, à travers les fentes de la palissade, un terrain nu...



Toutes les reproductions faites ici de l'œuvre de Degas nous ont été obligeamment communiquées par MM. Durand-Ruel que nous tenons à remercier particulièrement.

CE QU'IL FAUT LIRE

GEORGES GRAPPE

La Vie de J.-H. Fragonard, avec huit phototypies.

Un vol. in-16 8. »

LÉON WERTH

Quelques Peintres, avec douze phototypies . . . 8. »

ÉMILE VUILLERMOZ

Musiques d'Aujourd'hui 6. »

AUGUSTE BRÉAL

Velasquez, avec huit phototypies 7.50

PAUL GAUGUIN.

Lettres de Paul Gauguin à Daniel de Monfreid,
précédées d'un hommage par VICTOR SEGALEN,
avec huit reproductions en phototypie. Un vol.

in-16 7.50

AMBROISE VOLLARD

Paul Cézanne. Ouvrage orné de huit phototypies.

Un vol. in-16 (Nouvelle édition) 8.50

Renoir, avec onze illustrations hors texte dont
huit phototypies. Un vol. in-16 9. »

ANDRÉ SALMON

L'Art Vivant, avec douze phototypies 9. »

ÉLIE FAURE

Histoire de l'Art:

Tome I : *L'Art antique* (203 gravures) . . 30. »

» II : *L'Art médiéval* (307 ») . 30. »

» III : *L'Art renaissant* (246 ») . 30. »

» IV : *L'Art moderne* (256 ») . 30. »

ÉDITIONS G. CRÈS & C^{ie} 21, RUE HAUTEFEUILLE
— PARIS (VI^e) —

1 Voir Dingo, par Mirbeau (Editeur Fasquelle).

2 Voir Dingo, par Mirbeau (Editeur Fasquelle).

3 Revue d'art moderne disparue aussitôt née

4 On a dit que Renoir ne s'accommodait pas de l'art de Degas. Or, un jour, comme je rencontrai Renoir sur les boulevards devant une affiche de Lautrec : MOI. — J'ai entendu opposer Lautrec à Degas ?... RENOIR. — Quelle plaisanterie ! Lautrec a dessiné de bien jolies affiches, mais de là... Tenez, ils ont fait tous les deux des femmes de b..del ; mais il y a un monde qui les sépare. Lautrec a fait une femme de b.. del ; chez Degas, c'est l'esprit de la femme de b..del, c'est toutes les femmes de b..del réunies en une seule. Et puis, celles de Lautrec sont vicieuses ; celles de Degas, jamais. Vous connaissez La Fête de la Patronne et tant d'autres scènes du même genre. Quand on peint un b..del, c'est souvent pornographique, mais toujours d'une tristesse désespérante. Il n'y a que Degas pour donner à un tel sujet un air de réjouissance en même temps que l'allure d'un bas-relief égyptien. Ce côté quasi religieux et si chaste, qui rend son œuvre tellement haute, grandit encore quand il touche à la fille. MOI. — Je voyais, un jour, à une vitrine de l'avenue de l'Opéra une Femme au tub de Degas, et, planté devant, un passant qui devait être un peintre, car avec son pouce, il traçait dans l'air un dessin imaginaire. J'entendis ces mots : « Un ventre de femme comme ça, c'est aussi important que le Sermon sur la Montagne. » RENOIR. — Votre homme devait être un littérateur. Un peintre ne s'exprime pas de la sorte. MOI. — En même temps passait un maçon. Il s'arrête, lui aussi, devant le nu : « N... de D... ! je ne voudrais pas coucher avec cette gonzesse-là. » RENOIR. — Le maçon avait raison. L'art, ce n'est pas de la « rigolade ». MOI. — Avez-vous eu occasion de voir Degas faire Ses eaux-fortes ? RENOIR. — J'allais quelquefois avec lui chez Cadard, généralement après le dîner. Degas prenait une plaque et « sortait » ses admirables impressions. Je n'ose dire eau-forte, pour ne pas me faire « engueuler ». Les spécialistes sont toujours à vous répéter que c'est fait à la diable et par un ignorant des règles primordiales de l'aqua-forte, mais comme c'est beau ! MOI. — Je vous avais toujours entendu dire qu'il fallait posséder son métier à fond. RENOIR. — Oui, mais je ne vous parle pas du métier d'en.. leur de mouches des graveurs modernes. Parmi les plus belles eaux-fortes de Rembrandt, il y en a qui ont l'air d'être faites avec un bout de bois ou la pointe d'un clou. Pouvez-vous dire que Rembrandt ne savait

pas son métier ? Bien au contraire, c'est parce qu'il le possédait à fond, et qu'il savait tout le prix du travail de la main, qu'on ne trouve pas, s'interposant entre la pensée de l'artiste et l'exécution, tous ces outils qui font ressembler l'atelier du graveur moderne à un cabinet de dentiste. MOI. — Et le Degas peintre ? RENOIR. — Je viens de voir à une vitrine un dessin de Degas, un simple trait au fusain, dans un cadre d'or à tuer tout. Mais ce que ça se tenait ! Je n'ai jamais imaginé un plus beau dessin de peintre ! MOI. — Je veux dire, quand Degas emploie la couleur ? RENOIR. — Lorsqu'on voit ses pastels !... Quand on pense qu'avec une matière si désagréable à manier, il a pu retrouver le ton des fresques ! Lorsqu'il a fait son extraordinaire exposition, en 85, chez Durand-Ruel, j'étais en plein dans mes recherches à rendre des fresques avec la peinture à l'huile. Vous pensez si j'étais « épaté » de ce que je voyais là ! MOI. — C'est justement du Degas peintre à l'huile... Mais Renoir : « Regardez donc, Vollard ! » Nous étions arrivés place de l'Opéra. Me désignant la Danse de Carpeaux : — Mais c'est en parfait état ! Qui donc m'avait dit que ce groupe tombait en ruines ? Remarquez que je ne veux aucun mal à Carpeaux, mais j'aime bien que chaque chose soit à sa place. Que l'on entoure cette sculpture de soins et de vénération, comme tout le monde le réclame, je n'y vois aucun inconvénient, mais à condition qu'on transporte ailleurs ces femmes ivres... La danse que l'on enseigne à l'Opéra a une tradition, c'est quelque chose de noble, ce n'est pas un cancan... Et on a la chance de vivre à une époque où il existe un sculpteur capable de rivaliser avec les anciens... MOI. — Mais Rodin vient d'avoir la commande d'un « Penseur ». Et le Victor Hugo ? Et la Porte de l'Enfer ? RENOIR. — Qui donc vous parle de Rodin ? Je vous dis le premier sculpteur. Voyons, c'est Degas ! J'ai vu de lui un bas-relief qu'il laissait tomber en poussière, c'était beau comme l'antique. Et cette danseuse, en cire... Il y avait là une bouche, une simple indication, mais quel dessin ! Malheureusement, à force de s'entendre dire : « Mais vous avez oublié de faire la bouche ! » C'était ce serin de... Je ne peux décidément trouver aucun nom, aujourd'hui... Cet ami de Degas qui fait des femmes nues qui ont l'air d'être moulées sur nature et qui doivent l'être sûrement... Enfin, d'être tellement embêté pour cette bouche, il l'a faite : c'était plus ça ! Avez-vous vu l'extraordinaire buste de Zandomeneghi ! Degas prétendait toujours qu'il n'était pas terminé, pour avoir un prétexte à le cacher...

5 Ce n'est pas de Boldini que parlait Degas.

6 A la vente de l'atelier Degas, cette Exécution de Maximilien a été acquise par la National Gallery de Londres et les morceaux rapportés furent de nouveau séparés,

7 Surnom que Degas avait donné à M. Josse-Bernheim.

8 On sait qu'une proposition de loi a été naguère déposée tendant à rendre les musées ambulants.

9 Tirard, ancien Président du Conseil des Ministres'

10 On sait qu'Ellen André, autrefois, posa pour Degas.

Degas : 1834-1917

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577195b>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr

Evidemment, les soirées de Degas ressemblaient pas à celle qu'organisa jour en son honneur la baronne Cl. T... Comme, au départ, un valet apportait: «Les gens du prince de G...! Les gens de l'ambassade d'Angleterre...! Les gens de...»

— Mais, dit une dame, qui n'ignorait pas quel personnage important était Degas, on oublie les gens de monsieur Degas!

— Les gens de monsieur Degas, le peintre, c'est Zoé. Elle dort depuis heures.

[Retour](#)